

**Symposium Maurice Bavaud, Une mortelle certitude.
Université de Neuchâtel (Suisse), 13 mai 2011.**

Articles du symposium sur le site du Comité Bavaud : <http://www.maurice-bavaud.ch>

**EXIL, POUVOIR, RESISTANCE.
MAURICE BAVAUD HEROS ORDINAIRE
DANS L'HISTOIRE DU XX^e SIECLE**
Une réflexion à partir d'Hannah Arendt et de Günther Anders

**Marie-Claire Caloz-Tschopp,
Direction de programme,
Collège International de Philosophie, Paris**

« ...je me sens épouvanté
Ne frappe-t-on pas à ma porte ?
Pourquoi ma lampe à demi-morte
N'éblouit-elle de clarté ?
Dieu puissant ! Tout mon corps frissonne
Qui vient ? Qui m'appelle ? Personne
Je suis seul, c'est l'heure qui sonne
O solitude ! O Pauvreté
Alfred de Musset, Nuit de mai
Cité par Maurice Bavaud en prison le 17 août 1939. Guillotiné le 13 mai 1941
après 30 mois d'isolement complet dans la prison nazie de Plotzensee.

« dans la terrible situation où se trouve mon fils, j'ai le devoir, comme père
de famille, de faire tout mon possible pour secourir celui de mes enfants qui
se trouve dans le malheur »,
Alfred Bavaud au Département Politique fédérale, Berne (Suisse), 27 mai
1941.

« Le temps est hors de ses gongs. Maudit sort d'être né, moi pour le faire
rentrer dans l'ordre.
Shakespeare, Hamlet, cité par Hannah Arendt.

Résumé

Dans le texte intitulé *Exil, Pouvoir, Résistance. Maurice Bavaud, « héros ordinaire » dans l'histoire du XXe siècle. Une réflexion à partir d'Hannah Arendt et de Günther Anders*, depuis le lieu de l'exil et de la résistance, je me propose de dégager des enseignements à tirer de l'histoire de Maurice Bavaud pour éclairer sous un jour philosophique des événements du XXe siècle et du XXIe siècle. Je pars du fait qu'il faut prendre au sérieux les faits, le vécu, les expériences, les mots, les émotions dans les rapports du père de Maurice Bavaud avec les autorités fédérales et la résistance qui a continué tout au long de 70 ans. Quelque chose nous est dit qu'il nous faut entendre. Nous verrons que des faits notoires de son dossier permettent de dégager un questionnement philosophique pour les interpréter, en saisir un sens possible.

L'histoire de Maurice Bavaud croise des questions posées au nazisme (génocide arménien cité en exemple par Hitler, puis Auschwitz et Hiroshima), aux dictatures du Cône sud d'Amérique latine qui se sont mondialisées depuis la lutte des Femmes de la place de Mai en Argentine, à la pratique suisse du droit d'asile en Suisse à propos d'une opération de police extrajudiciaire de renvois forcés de personnes non identifiées hier (charter pour l'Afrique), à une opération de police guerrière d'assassinat politique impériale de vengeance des Etats-Unis à propos d'un dirigeant Ben Laden en 2011, après celui de Patrice Lumumba, du général chilien René Schneider et bien d'autres au XXe siècle (27 complots inventoriés).

Entre le XXe et le XXIe siècle se tissent les fils d'une nouveauté, d'une rupture civilisationnelle et ses traces présentes aujourd'hui. Elle a une histoire de longue durée. Elle a réussi à devenir hégémonique, et peut se reproduire sous d'autres formes. L'histoire de Maurice Bavaud nous donne donc l'occasion de faire un travail de mémoire de la complexité et de construction de la conscience sociale civique.

Je choisis de mener une réflexion à partir de la philosophie et de la théorie politique, située dans la dialectique entre oppression et résistance, sur la classification et la qualification des régimes politiques dans la tradition politique et spécialement au XXe siècle. Dans ce cadre, des travaux en philosophie, en anthropologie, en histoire, en psychanalyse, travaillent sur la dialectique nouvelle après le XXe siècle entre pouvoir et violence extrême (Françoise Héritier, Etienne Balibar, Emmanuel Terray, Stéphane Audoin-Rouzeau, Enzo Traverso, Marcelo Vignar, Janine Puget, etc.). Ainsi s'invente une nouvelle philosophie de du pouvoir, de la résistance et de la création au XXIe siècle.

Je fais dialoguer des faits historiques, l'histoire de Maurice Bavaud avec les œuvres de Hannah Arendt et de Günther Anders, deux philosophes du XXe siècle, exilés forcés du nazisme qui ont identifié le « noyau dur » de l'invention totalitaire du XXe siècle et aussi distingué pouvoir de domination et d'action. Le but est d'intégrer l'action isolée de Maurice Bavaud dans la construction incessante, positive, collective d'une utopie dystopique¹ radicalement démocratique au XXIe siècle.

Prologue

Qu'est-ce que connaître une action humaine ?² Est-il possible de connaître toute la complexité, la richesse, les ambiguïtés, les zones d'ombre et de lumière d'une action humaine publique, qui de plus est située dans une histoire passée qui a lourdement marqué l'histoire européenne et mondiale ?

« Penser, connaître n'est pas sortir de la caverne, ni remplacer l'incertitude des ombres par les contours tranchés des choses mêmes, la lueur vacillante d'une flamme par la lumière du vrai Soleil. C'est entrer dans le Labyrinthe, plus exactement faire être et apparaître un Labyrinthe alors que l'on aurait pu rester « étendu parmi les fleurs, faisant face au ciel » », écrit Castoriadis qui cite un poète allemand qui a eu des liens étroits avec la Suisse (Rilke est enterré à Rarogne en Valais)³.

On aura compris, que toute action humaine est difficile à penser, qu'il faut éviter une vision catastrophiste, des jugements hâtifs et aussi se garder d'analogies tentantes. Tenter de comprendre la matérialité de l'action humaine, implique de la prudence et aussi de l'audace pour prendre en compte les limites de ce qu'un champ de connaissance, une démarche peuvent apporter et aussi occulter, voire censurer. Il faudrait commencer par parler de l'état du savoir contemporain pour intégrer à la fois un premier mouvement de réserve, de prudence qui n'est pas assimilable au retrait ou à l'impuissance et l'audace de « penser tout le pensable » comme dit Castoriadis)⁴.

Le travail de connaissance n'est pas « objectif ». La connaissance est produite par quelqu'un qui vit dans des rapports de pouvoir, un temps historique, une société – la société suisse et européenne, - qui a une position et des questions sur la réalité vécue de sa naissance à sa mort. Pour le dire avec d'autres mots, *on parle toujours de quelque part*. Cela me rappelle un conseil d'épistémologie que j'ai retenu de la philosophe de Neuchâtel, Marie-Jeanne Borel à qui je rends hommage pour ce qu'elle m'a appris.

De plus c'est toujours un *qui* qui parle. Dans la construction incessante de la connaissance et de la conscience individuelle et sociale, peut-être faut-il aussi accepter de *voir* que nous sommes habités par nos propres résistances, les blocages de nos propres institutions et de notre propre société (les débats autour du rapport Bergier sont un exemple très parlant à ce propos)⁵. Que nous sommes sans cesse mis au défi d'identifier nos résistances et celles qui nous entourent. L'attention à des manques, des traces, des signes peut ouvrir l'imaginaire pour travailler sur la résistance à savoir.

Introduction

Depuis le lieu de l'exil, du pouvoir, de la résistance, on peut tirer des enseignements de l'histoire de Maurice Bavaud pour éclairer sous un jour philosophique des faits du XXe siècle et du XXIe siècle. Nous ne pouvons pas corriger le passé, mais nous pouvons l'interroger et nous en nourrir dans le présent pour imaginer l'avenir.

En abordant l'histoire de Maurice Bavaud à partir d'indices, de faits, de « traces »⁶ qui n'ont pas retenu l'attention, on va voir que la méthode permet de travailler sur les résistances à voir, à connaître en nous révélant une époque tragique où l'on voudrait que des faits matériels de l'histoire soient vus comme des catastrophes⁷, que les héros se transforment en victimes impuissantes de catastrophes dites « naturelles ». La philosophie, la politique au XXIe siècle est mise au défi d'accepter le vertige de questions ouvertes, l'incertitude, le non savoir devant l'abîme.

L'histoire de Maurice Bavaud que je ne connaissais pas⁸, croise d'une certaine façon mon propre travail depuis de longues années. En tentant de comprendre ce qui s'est passé au XXe siècle (genèse, discontinuité tragique, « crise », perspectives) à partir de questions que posent les politiques d'immigration, du droit d'asile en Suisse, en Europe, deux auteurs exilés du XXe siècle ont pour moi une place particulière : Hannah Arendt et Günther Anders. C'est à partir de leur vie, de leurs œuvres, de leur position, de leur cheminement et aussi de l'œuvre de Cornelius Castoriadis⁹ que je vais explorer l'histoire de Maurice Bavaud.

Commençons par l'imaginaire, l'esthétique présentes dans l'histoire de Maurice Bavaud. Nous sommes en face d'un homme jeune qui avait la passion de la navigation qu'il exerçait sur le lac de Neuchâtel, une activité évoquant un imaginaire du mouvement, se heurtant à l'horizon noir de l'époque. La correspondance avec ses parents depuis la prison nous font découvrir un lecteur de poésie française (Victor Hugo, Baudelaire, l'invitation au voyage, Alfred Musset). Et de philosophie, Pascal¹⁰. La navigation le faisait rêver. Les poèmes, l'aidaient à résister en prison.

Ce n'est pas un hasard si des trous, des traces significatives de l'histoire de Maurice Bavaud croisent des questions posées à des faits, des moments historiques et actuels divers. *Nazisme* : génocide arménien cité en exemple par Hitler, puis Auschwitz et Hiroshima. *Dictatures du Cône sud d'Amérique latine* et aussi à d'autres pays dans le monde pratiquant une politique de disparition forcée¹¹. *Suisse* : opération de police de renvois forcés (charter spécial organisé en son temps par le DFJP pour expulser des personnes sans identité vérifiée vers l'ouest africain)¹². Sans parler de nouvelles zones d'ombre des renvois forcés qui continuent. *Union européenne* : gouvernements des pays d'origine des migrants, avec les morts tués ou noyés sans tombe aux frontières¹³. *Gouvernement des Etats-Unis* : exécution de Ben Laden en 2011. On pourrait évoquer aussi les pratiques du droit d'ingérence militaire ou « humanitaire »¹⁴.

L'acte de Maurice Bavaud, les rapports de pouvoir entourant son histoire, et surtout des faits, des traces absentes ont une dimension particulière. Ils dévoilent des enjeux importants pour la réflexion d'aujourd'hui. J'accorderai une attention particulière à des faits sur lesquels les archives et les interprétations historiques restent muettes. L'arrêt sur deux faits particuliers, permettra d'effectuer un déplacement de perspective pour dégager des lignes de force concernant l'invention d'un régime politique nouveau et la manière de lui résister où il devient possible d'interpréter l'histoire de Maurice Bavaud et de lui donner un sens possible.

Six étapes ponctuent la démarche : (1) Exil apatride, philosophie et résistance au XXe, XXIe siècle. (2) Pas de corps, pas de tombe. Effacement et place d'un mort (3) Pratique de décapitation. Un corps sans tête : une politique de la haine de la pensée, de la démocratie, de la conscience sociale (4). A quel danger majeur a résisté Maurice Bavaud ? (5) Maurice Bavaud, un « héros ordinaire » (Arendt) résistant qui ouvre le chemin de « l'utopie distopique » d'une démocratie radicale au XXIe siècle? Quel chemin a-t-il ouvert à la résistance aujourd'hui ? (6) Traduire des silences, des traces en mesures concrètes aujourd'hui.

Pour effectuer un travail philosophique, faudrait-il s'interroger sur les rapports entre majorité silencieuse, passive et minorité active ? Contrairement à l'affirmation de Gilles Deleuze (reproduite dans le programme du symposium), des moments de ruptures historiques nous apprennent que la majorité opprimée n'a pas toujours eu tort. Des inventions politiques, des révolutions ont existé où une majorité « a eu raison » pour utiliser les mots de Deleuze. Une minorité peut devenir une majorité. Y compris en prenant les armes sans faire de morts (révolution des œillets au Portugal par exemple)¹⁵. Et l'inverse. L'événement révolutionnaire n'est jamais prévisible et imaginable. Dans l'histoire, il existe des moments heureux de création imprévisibles. Même s'ils sont incertains. La situation d'Afrique du nord et du Moyen-Orient prise entre révolution et contre-révolution nous le rappelle.

Faudrait-il se centrer sur la question de la transgression des normes à propos de la légitimité de l'assassinat politique dans le projet d'attentat d'Hitler de Maurice Bavaud¹⁶? Il faudrait alors prendre en considération les critères, les étapes du passage d'une position morale non violente à une casuistique de la violence pour analyser les critères d'action devant un régime qui a pratiqué la guerre « totale », la mort de masse, l'extermination à très large échelle. Plutôt que les écrits de Gandhi opposé à une résistance violente à Hitler, ceux d'autres condamnés à mort qui ont pratiqué la résistance sous des formes diverses, les jeunes étudiant.e.s Hansel et Sophie Scholl de la Rose blanche à Munich¹⁷, le théologien berlinois Dietrich Bonhoeffer (1906-1945)¹⁸, élève de Karl Barth, exécuté le 8 avril 1945 après trois ans de prison pour avoir participé à l'un des complots contre Hitler, la lettre des pasteurs à Hitler et d'autres opposants anti-nazis fourniraient des arguments éthiques pour réfléchir. Avant eux, comme l'a rappelé Pierre Bühler dans son exposé lors du symposium, les écrits de théorie politique nombreux sur le tyrannicide ont parsemé la tradition philosophique et juridique et notamment au XVIIIe et XIXe siècle¹⁹ et aussi au XXe siècle²⁰. D'autres écrits de combattants à la guerre d'Espagne, ou alors des guerres anti-coloniales, anti-impérialistes, d'Amérique latine et aussi de pratiques impériales de l'assassinat politique de dirigeants au XXe siècle²¹ fourniraient encore d'autres arguments. A la lumière des travaux sur le XXe siècle qualifié par Hannah Arendt comme le siècle des « guerres et des révolutions », dans le contexte de la philosophie politique qui ne considère le pouvoir qu'à partir de l'Etat, de la domination, il est possible d'explorer une autre piste en intégrant les questions que la philosophe et théoricienne politique avance à propos du pouvoir et aussi de la violence²². Nous verrons que des travaux plus récents sur la transformation du pouvoir de domination, l'unilatéralité de la définition du pouvoir et la violence contemporaine obligent à reconsidérer les approches de la tradition sur le tyrannicide.

Après réflexion, j'ai donc opté pour un autre ancrage, un autre angle d'attaque, un autre choix, une autre question philosophique et de théorie politique, une autre position en lien avec l'exil et la résistance pour étudier le dossier de Maurice Bavaud, en sachant que tout travail de pensée est un travail jamais achevé, que la pensée tragique, comme la pensée dialectique réunit toujours le oui et le non en relation, en mouvement, en tension, en conflit dans l'histoire comme le montrait déjà Pascal²³. Dans la continuité des travaux d'Arendt et de philosophes et d'historiens du XXe siècle, j'ancrerai

donc ma réflexion sur le pouvoir, sur la transformation radicale du pouvoir de domination au XXe siècle et sur l'exigence posée par Arendt de ne plus suivre la tradition dominante en philosophie politique considérant le pouvoir à partir de l'Etat et de la domination, mais de distinguer le pouvoir de domination et le pouvoir d'action et aussi de reconsidérer le rapport entre pouvoir et violence. Une telle approche tente de prendre en compte deux défis liés à une double approche du pouvoir (domination, action) : 1) identifier à quel type de pouvoir de domination tentait de résister Maurice Bavaud 2) reconsidérer son acte dans le cadre d'une approche de pouvoir en terme d'action. Il est alors possible de voir l'histoire de Maurice Bavaud avec de nouvelles lunettes permettant d'identifier l'invention totalitaire et de caractériser l'action de M. Bavaud dans le cadre de ce qu'Arendt appelle l'héroïsme « ordinaire » et non d'un tyrannicide.

1. Exil apatride, philosophie et résistance au XXe, XXIe siècle

« La pensée dialectique affirme qu'il n'y a jamais de points de départ certains, ni de problèmes définitivement résolus, que la pensée n'avance jamais en ligne droit, puisque toute vérité partielle ne prend sa véritable signification que par sa place dans l'ensemble, de même que l'ensemble ne peut être connu que par le progrès dans la connaissance des vérités partielles »,

Goldmann Lucien, *Le dieu caché*, Paris Telgallimard, 1959, p. 15.

Le point de départ. Un cri d'Adrien Bavaud, son frère « ils l'ont abandonné » et sa demande de « réhabilitation morale » attirent l'attention. Pour saisir philosophiquement et politiquement ce que demande d'Adrien Bavaud, situons-nous dans l'expérience de pensée se confrontant à des faits matériels de l'histoire dans le cadre d'une situation d'exil apatride, dans la dialectique entre exil et résistance, entre oppression et résistance.

Depuis là, abordons l'axe philosophique du symposium en prenant au sérieux les paroles du frère Adrien Bavaud présent au symposium aujourd'hui, le vécu, les expériences, les mots, les émotions du père Alfred Bavaud, dans ses rapports avec les autorités fédérales de l'époque. Il nous faut accorder de l'attention à des silences, prendre acte du travail de résistance active de son père intelligent, déterminé, énergique mais impuissant face à l'attentisme des autorités fédérales suisses. Il nous faut voir durant soixant-dix ans le travail de résistance de son frère cadet Adrien, de ses frères et sœurs, nièces et neveux, pour tenter de lever la passivité des autorités. Les autorités de l'époque ont voulu effacer l'affaire Bavaud de la mémoire collective. Leur attitude a freiné le travail de la conscience civique en Suisse.

La question. A la suite de Hannah Arendt et d'autres travaux en théorie politique, je choisis de mener une réflexion de philosophie et de théorie politique, concernant *la classification et la qualification de la tradition politique des régimes, de systèmes politiques au XXe siècle*. Dans ce cadre, des travaux en économie, en sociologie, en philosophie, en anthropologie, en histoire, en psychanalyse, etc. travaillent sur la dialectique nouvelle après le XXe siècle entre politique et violence extrême. Ils sont un point d'appui qui permettent de prendre en compte le terrain et d'enrichir notre réflexion sur les défis et les enjeux²⁴.

En bref, entre le XXe et le XXI siècle et dans les siècles précédents, se tissent des expériences, les fils d'une *rupture civilisationnelle* qui tout au long d'une genèse de longue durée (*conquista, colonialisme, impérialisme*) a réussi à devenir hégémonique, a transformé la puissance d'agir en force de guerre « totale »²⁵. Elle a laissé des traces et peut se reproduire sous d'autres formes²⁶. Au XXe siècle a été inventé un nouveau régime, système politique, « sans précédent » de domination et de guerre « totale » nihiliste, démontre Hannah Arendt. Sa nouveauté nous met au défi d'intégrer radicalement l'incertitude inscrite dans la rupture historique destructrice, qui a conduit des millions de gens à l'extermination de masse ou à un exil radical. Soit dit en passant, dans un tel champ de ruines, la thèse de la destruction créatrice²⁷ n'est plus tenable après le « court »²⁸ XXe siècle des guerres et des révolutions, elle est pourtant en vogue dans l'économie ultra-libérale aujourd'hui.

La position, la méthode. Alors que la plupart des intellectuels allemands, européens, suisses sont restés aveugles, se sont accommodés²⁹, ou alors ont consenti, voire collaboré au nazisme, Hannah Arendt et Günther Anders ont vu, identifié, décrit, interprété la nouveauté qu'ils avaient devant les yeux dans l'observation de la violence du XXe siècle. Ils y ont résisté. Tous deux ont connu l'exil pour échapper au nazisme et aux camps d'extermination. Leur situation précaire d'exilés, d'apatrides, les a amenés à pratiquer ce qu'un historien du XXe siècle, Enzo Traverso, a appelé « l'avantage épistémologique de l'exil »³⁰. Pour Arendt, l'expérience du travail de pensée qui est apatride se situe dans ce « nulle part »³¹. Ils ont interrogé leur propre stupéfaction, horreur, dégoût, par un dur travail sur leur résistances et celles des sociétés européennes à *voir*, à affronter le réel. Ils ont compris la nouveauté et la magnitude du danger de l'invention totalitaire au XXe siècle. Ils ont dégagé des enjeux, des défis pour un nouveau paradigme philosophique et politique. En un sens, nous pouvons dire qu'il nous faut nous approprier un tel avantage épistémologique pour saisir quelque chose de familier dans notre époque, et la regarder avec la distance radicale que procure l'exil apatride.

Maurice Bavaud a été un exilé intérieur en Suisse, à partir d'un autre lieu, d'une autre situation (la Suisse n'a pas été en guerre entre 1939-1945)³², d'un statut, d'une classe sociale, de la situation de sa famille à Neuchâtel, etc, ce qu'il faudrait montrer en détail³³. On peut dire, qu'à sa dimension et à sa mesure, il a partagé le privilège épistémologique de l'exil apatride avec des millions de personnes transformées en « lie de la terre » en Europe³⁴. Comme Arendt et Anders, a-t-il perçu à la fois la nouveauté, la qualité inédite du danger nazi au point de mettre sa vie en jeu dans son projet d'assassinat d'Hitler? A défaut de pouvoir répondre en toute sécurité à la question, le choix d'une position entre exil et résistance, pour observer son histoire, les matériaux disponibles, les réactions officielles à son acte nous permettent de repérer des faits invisibles au premier regard, des trous dans les archives. Nous situer dans le lieu d'incertitude entre exil et résistance nous met dans une position d'extériorité et de distance critique pour observer un malaise, un inconfort radical dès lors qu'on entre dans l'histoire de Maurice Bavaud et situer des indices importants en rapport à la question que nous avons choisi d'explorer à partir de son histoire.

Partons du « paradigme indiciaire » de l'historien Carlo Ginzburg³⁵ pour aborder le dossier de Maurice Bavaud en prenant avec nous la question générale – régime, système politique - pour tenter de saisir ce que l'histoire de Maurice Bavaud a de matériel et de tragique dans un contexte historique précis. Cheminons entre des traces, des signes particuliers et la question générale de régime, de système politique qui a été une expérience de discontinuité radicale tragique dans l'histoire du XXe siècle. La « microhistoire » des traces ouvre des portes pour accéder à la « macrohistoire » des régimes, systèmes politiques. Le détail informe sur la totalité. Un manque, un trou, une absence dans les archives, les discours, les récits sur l'histoire de Maurice Bavaud attirent l'attention sur une rupture historique abyssale. Aucune trace du corps. Aucune trace de tombe dans les écrits, les matériaux historiques. Pratique de décapitation. Une contre-enquête et aussi des mesures s'imposent sur la réalité matérielle de ces faits mis en contexte.

Alors que l'on assiste à des glissements, des banalisations d'actes et de discours visant la destruction du cadre de la politique, des droits en Suisse et en Europe, l'histoire de Maurice Bavaud nous donne l'occasion de faire un travail de connaissance, de mémoire historique sur une invention politique qui a bousculé radicalement notre civilisation et nous met au défi de créer un nouveau paradigme philosophique et une nouvelle conscience civique.

2. Où se trouve le corps et la tombe de Maurice Bavaud ?

A la prison spéciale de Berlin-Plötzensee, les exécutions avaient lieu chaque trois minutes, les corps des guillotins étaient soit utilisés par la science, soit jetés dans une fosse commune, soit incinérés. A l'absence de traces du corps, d'une tombe, il faut ajouter un signe parlant sur les rapports de pouvoir entre les nazis, les autorités fédérales suisses et Maurice Bavaud, sa famille. Aucune demande de restitution du corps n'a été formulée par les autorités suisses qui, sur demande insistante

du père, ont averti la famille de l'exécution quatre mois et demi après. Maurice Bavaud a été condamné à mort, décapité, son corps a disparu. Il n'y a pas de tombe si ce n'est le témoignage de sa famille, des lettres, des documents administratifs sur l'exécution (certificat de décès). Pourquoi un tel manque, un tel effacement des traces ?

Pas de corps. Pas de tombe. Pas de traces. Pas de signes. Le fait qu'une couronne a été déposée par les autorités fédérales suisses à la prison de Berlin-Protzensee bien plus tard ne constitue pas une preuve suffisante. Son corps n'a pas été restitué par le gouvernement nazi pour être enterré à Neuchâtel. Aucun culte des morts n'a pu être rendu par la famille. L'entourage a été privé du travail de deuil. Alfred Bavaud, père de Maurice, après plusieurs suppliques aux autorités fédérales, a finalement obtenu le certificat du décès de son fils quatre mois et demi après l'exécution. Mais il n'a pas obtenu son corps, ni des informations orales ou écrites sur sa tombe. On comprend la difficulté d'en parler, l'installation du silence pour conjurer la douleur. La démesure de l'émotion de la famille qui se démultiplie avec le temps. Ce n'est pas tant un problème psychologique qu'un problème philosophique et politique qui rappelle un impératif spécial de ce qu'Adrien Bavaud appelle un « devoir de mémoire ».

Aux pages 284-286 et 362-363 du livre de Klaus Umer³⁶ (je remercie Marc Perrenoud pour cette précision), il décrit les exécutions sous le régime nazi et précise que pour obtenir l'enterrement du cadavre, il fallait obtenir une autorisation qui n'était accordée qu'exceptionnellement. Aucune trace d'une telle demande et d'une telle autorisation ne subsiste dans les archives allemandes et suisses. En clair, il n'y a pas eu de demande officielle à ce propos. Umer suggère que le cadavre a été incinéré³⁷. Où auraient alors été déposées les cendres ?

Les autorités nazies et suisses de l'époque ont tenté d'effacer l'histoire de Maurice Bavaud de la mémoire collective. Il s'est agi d'éradiquer le souvenir, la mémoire d'un acte, d'un homme. Comme pour les morts des camps d'extermination, les autorités nazies n'ont pas rendu le corps de leur fils à leurs familles³⁸. Les autorités suisses n'ont fait aucune démarche à ce propos. La famille ayant été avertie très tard du décès, n'a pas pu faire une telle démarche. Les nazis ont fait disparaître le corps de Maurice Bavaud. Nous manquons aussi d'informations sur sa tombe.

Comment interpréter de tels actes d'effacement des traces actifs et passifs de la part des gouvernements allemands et suisses de l'époque ? Ces faits évoquent non seulement de nombreux faits historiques, mais un fait d'actualité immédiate, l'annonce de l'exécution et de l'immersion du corps de Ben Laden qui reste à vérifier. Ce fait qui s'inscrit dans une politique de « disparition » rejoint des pratiques politiques à la fois nazies, des années 1960-1980 dans les dictatures d'Amérique latine et d'opérations de police extrajudiciaires actuelles. Les corps des morts des camps de concentration pas restitués, leurs cendres éparpillés par des adolescents le long des chemins de Pologne, comme en fait état le rapport longtemps censuré des troupes russes³⁹; les corps des disparus jetés à la mer depuis des avions en Argentine et aujourd'hui, l'absence de corps et de tombe pour Ben Laden.

Depuis un tel héritage politique et civilisationnel que le manque révèle, nous sommes amenés à entendre la demande incessante du corps des disparus par leur entourage. En revendiquant le corps, qu'est-ce qui est demandé et pourquoi ? Ce fait nous permet de repérer un signe, un indice de recul abyssal de civilisation au XXe siècle que les nazis ont sciemment mis en oeuvre et auquel les autorités suisses ont consenti consciemment ou par passivité. Vu depuis la philosophie et la théorie politique, ce fait évoque un seuil civilisationnel qui a été appelé dans l'histoire politique *l'Habeas corpus*, l'exigence posée aux seigneurs féodaux de *montrer le corps* d'un détenu vivant ou mort, c'est-à-dire de considérer que tout individu vivant ou mort à une valeur unique, intangible. Le corps est le siège de l'expression du « cri », de la parole, de la pensée de tout individu qui est unique, inaliénable.

Pour la philosophie politique un tel pas civilisationnel franchi au XVIIe siècle a indiqué l'émergence d'une conscience sociale de la valeur unique de chaque individu humain qui a précédé et accompagné *les Lumières*, les philosophies du contrat et des germes de démocratie dans les

révolutions libérales et dans d'autres expériences révolutionnaires. La possibilité du cri, de la parole, du droit⁴⁰, de la pensée politique toujours portée par quelqu'un(e), un (e) *qui*. La pratique de non restitution du corps et d'absence de culte des morts a été aggravée par une pratique de politique de disparition des traces qui suspend tout deuil individuel, collectif et empêche tout travail de mémoire. En ce sens, c'est un fait permettant de qualifier le nazisme de régime politique qui a rompu radicalement avec l'acquis fondamental d'individualité, d'humanité à la base de la civilisation des Lumières qui a précédé l'invention totalitaire⁴¹.

Ce fait rend palpable la particularité du nazisme d'avoir été un régime politique civilisationnel « sans précédent » dont une des formules-clés a été *Vernichtung* (traduisible par néantisation). La puissance de la langue du III^e Reich⁴² dit bien ce qu'elle dit : non seulement infliger des mauvais traitements, l'isolement en prison, la torture, la condamnation à mort, une civilisation du jetable, mais littéralement *expulser des humains dans le néant*. Rappelons-nous la réponse d'un SS à un détenu dans un camp d'extermination : « *vous n'êtes jamais né* ». Le mot *Vernichtung* rend palpable la nouveauté philosophique des humains superflus décrite par la formule de *Human superfluity* d'Arendt et *l'obsolescence de l'homme* d'Anders, comme on va le voir. En clair, le fait nous indique qu'il nous faut apprendre à vivre avec une philosophie et une politique de civilisation radicalement nihiliste qui fait partie de la mémoire collective. En ce sens, les manques dans l'histoire de Maurice Bavaud nous permettent de mieux réaliser le sens de mots, de formules, de concepts inaudibles. Elle nous permet de (re)construire la conscience civique, le langage, la pensée.

3. Pratique de décapitation. Un corps sans tête.

Une politique de la haine de la pensée, de la démocratie, de la conscience sociale

Permettez-moi d'évoquer un autre fait qui m'avait déjà frappée lorsque je me suis intéressée aux jeunes étudiants de la rose blanche de Munich eux aussi décapités⁴³. Maurice Bavaud n'a pas été fusillé. Il aurait au moins été considéré par les nazis comme un combattant ennemi⁴⁴. Le mode de décapitation auquel il a été soumis avec des milliers d'opposants au nazisme (mais pas tous), dont les jeunes étudiants de la Rose blanche, dont Dietrich Bonhoeffer, prend une résonance particulière quand on le considère depuis la philosophie.

Pourquoi le premier mouvement devant un tel mode d'exécution est la répugnance, l'horreur alors qu'après la hache, la guillotine utilisée à Plotzensee pour les opposants politiques, dont Maurice Bavaud, est une invention technique qui rationalise la mise à mort ? Quel type d'horreur nous est transmis que nous n'avons pas envie de voir, de penser ? L'horreur de quoi ? D'un corps sans tête. D'un corps sans pensée. D'un corps sans conscience. La séparation du corps et de la tête d'un humain vivant a une signification clairement philosophique et politique. La tête est séparée du corps dans l'acte d'exécuter la sentence. Dans la vie, le corps et la tête ne font qu'un, la pensée comme toute activité humaine fait matériellement partie du corps. C'est comme si le pouvoir nazi – ici – signifiait qu'il lui fallait éradiquer la pensée de Maurice Bavaud, de Dietrich Bonhoeffer, des jeunes universitaires de la Rose blanche de Munich, et des autres condamnés sans tête, sans pensée, réduits à l'errance dans le néant d'une non humanité pensante. On peut imaginer que le mode de mise à mort, exprime la volonté politique d'effacer la mémoire une pensée de résistance.

On peut alors comprendre pourquoi Arendt et Anders ont tous les deux tant insisté sur le danger de la passivité, du consentement, sur les attaques de l'expérience de la pensée et de la conscience sociale. Arendt a bien montré que le système qui visait à rendre les humains superflus, s'attaquait par des moyens institutionnels à la pensée autonome (propagande, terreur, etc.) en visant l'obéissance, le consentement à la destruction nihiliste. Elle a montré que dans un système totalitaire où avait disparu tout espace public de réflexion collective, de jugement, l'expérience de pensée était l'ultime moyen politique de résistance intime. Elle a aussi montré, dans *La vie de l'esprit*⁴⁵, combien l'activité de penser était l'exercice de la liberté et de la pluralité devenant politique dans un système totalitaire.

Anders quant à lui a articulé la non pensée à la non conscience de la haine « froide », c'est-à-dire la passion haineuse refroidie par la technique, qu'il nomme indifférence⁴⁶. La haine dite froide fait partie d'une anthropologie philosophique de l'effacement de la conscience individuelle et sociale à l'ère de la technocratie, à l'époque de l'*homo creator*, qui a exterminé industriellement des millions de cadavres fabriqués techniquement (Anders) et politiquement (Arendt).

Toute l'histoire de l'humanité est jalonnée de massacres, où subsiste leur caractère « humain ». Mais au XX^e siècle, préparé par le génocide arménien par l'Etat nationaliste turc qui a utilisé des méthodes artisanales dans les massacres, on assiste à la mise en place des exterminations de masse, industrielles, techniques, sans ennemis, à Auschwitz par les nazis et Hiroshima par les américains. La guerre n'a plus été un exercice stratégique. Elle a changé de caractère avec l'extermination industrialisée à distance dans une froide division du travail globalisé. Même le concept de génocide établi en 1948 n'a pas intégré le déplacement, la transformation⁴⁷. *Dans un tel contexte, même la haine devient une forme de conscience négative.* Un tel changement, montre Anders, contient le danger non seulement du génocide, d'une chaîne de génocides mais d'un *globocide*.

Les bureaucrates de la *Solution finale*, les travailleurs de la troisième révolution industrielle, les nouveaux guerriers ne tuent plus directement, ne combattent plus, « ils se bornent à anéantir » des masses tatouées, des villes, des installations, des populations. « Les aviateurs des bombardiers survolant le Vietnam ont naturellement exécuté leurs commandes, éradiqué cités, villages, forêts, champs, bêtes et hommes, avec tout aussi peu d'émotion que les ouvriers ou les employés exécutent les leurs dans les usines et les bureaux ». L'exemple du cas d'Adolf Eichmann présenté par Hannah Arendt⁴⁸, expliquant lors de son procès qu'il ne faisait que son travail, qu'il n'avait pas de haine envers les Juifs⁴⁹ est une autre illustration de ce qu'explique Anders sur le lien entre extermination, technique, bureaucratie et indifférence.

En d'autres termes, la haine de la pensée, la haine de la démocratie où chaque individu autonome compte et la haine dite froide – l'indifférence – sont étroitement liés. Si l'on veut saisir le sens et la portée de la violence du geste technique nazi de décapitation, une telle pratique rencontre des résonances non seulement pour comprendre le sens d'Auschwitz et d'Hiroshima, de la guerre du Vietnam, de la bureaucratie des génocides mais aussi pour la situation contemporaine où la haine de la pensée et de la démocratie, l'annihilation de la conscience libre et l'institutionnalisation banalisée de l'indifférence est présente sous des formes diverses.

Finalement, c'est peut-être le plus important, toute réflexion implique un travail critique de « distinction » (c'est le sens que Kant donne à la critique) dans l'observation et l'analyse de faits matériels du terrain. L'exigence critique se double d'une exigence nouvelle : intégrer la résistance à voir, à imaginer, à connaître, à inscrire dans le processus même de connaissance, face à l'incertitude radicale posée par l'invention totalitaire au XX^e siècle et ses suites au XXI^e siècle. La résistance, la création, l'action, le travail de pensée et de langage, l'action démocratique radicale sont étroitement liés. Nous sommes mis au défi d'engager un travail de « compréhension »⁵⁰ infini qui est une forme de connaissance intrinsèquement liée à la résistance et d'exercer notre faculté de jugement en transformant radicalement notre regard sur la politique et le monde. Pour Arendt, cela signifie affronter l'horreur, ne pas se contenter de la « décrire » depuis une posture de neutralité scientifique, en banalisant ainsi la réalité matérielle et de laisser échapper à la conscience, au savoir, la signification de sa nouveauté. En d'autres termes, de résister par un travail de pensée philosophique qui accompagne la recherche et l'action civique dans un contexte de rupture historique.

4. A quel nouveau danger majeur au XX^e siècle a résisté Maurice Bavaud ?

Quelle nouveauté a émergé dans la complexité des faits produisant une perplexité, une incertitude radicale face au réel du XX^e siècle? Il est difficile pour nous de nous remettre dans l'époque de Maurice Bavaud, mais des malaises, peurs, colères⁵¹ que nous ressentons aujourd'hui peuvent libérer notre imaginaire, ouvrir notre sensibilité, notre compréhension pour repérer des trous,

des traces significatives, approcher des faits du XXe et aussi du XXIe siècle. Quelle connaissance, vérité, signification, Maurice Bavaud a tenté de cerner et quel danger a-t-il voulu combattre ? Le projet d'attentat qui a échoué a été un acte de lutte, de résistance, mais à quoi ?

On peut postuler que lorsqu'il agit, Maurice Bavaud cherche à mettre des mots sur son malaise, son refus qui l'a conduit à agir seul et de manière radicale. Qu'il perçoit très tôt ce qui se passe dans son époque contrairement à d'autres personnes dont des philosophes⁵². Sa perception le fera changer son projet de vie et prendre le risque de la mort. Nous sommes en 1938, avant la déclaration de guerre. Hitler est arrivé au pouvoir en 1933, mais dès 1929, les dés étaient jetés. Entre 13 ans (1929) et 22 ans (1938) Maurice Bavaud a réfléchi seul en ramant sur le lac et avec un ami, des étudiants en théologie lors de son séjour dans un séminaire en Bretagne qu'il quittera pour organiser sa tentative d'attentat d'Hitler en Allemagne.

L'acte politique de Maurice Bavaud s'inscrit certes dans une longue tradition d'oppression politique et de droit de résistance et en particulier celle des grandes révolutions modernes (la révolution hollandaise des Septs Provinces Unies de 1580, la Révolution américaine de 1776, la Révolution française de 1789). L'acte (tentative d'assassinat d'Hitler) de Maurice Bavaud fait penser au premier abord à l'assassinat d'un tyran, au sens de la longue tradition. Mais dès lors que l'on accepte la question de l'évaluation de la qualité de nouveauté du régime, du système politique totalitaire au XXe siècle - *le totalitarisme est un régime politique nouveau qui ne peut entrer dans la classification des régimes politiques de la tradition* -, elle ne peut être qualifiée sans autre de simple tyrannicide⁵³. La tentative d'assassinat d'Hitler n'a pas été la tentative de tuer un despote, un tyran, ou même un dictateur isolé au sens de la tradition philosophique et même juridique. Les qualificatifs d'arbitraire, d'autoritaire, d'absolu ne suffisent pas à décrire la forme de domination qu'affrontait Maurice Bavaud. Le régime, système totalitaire ne peut alors être qualifié en terme de simple hiérarchie, gradation de l'oppression exercée sur des sujets non consentants⁵⁴, mais de rupture de qualité du type de pouvoir et de gouvernement. Le pouvoir de domination s'est transformé et il n'est plus dans les mains d'un seul tyran, sa structure est plus complexe⁵⁵. Il a été « totalitaire » (pouvoir total, guerre totale). Le qualifier de tyrannique au sens de la tradition, penser par analogie avec d'autres expériences historiques de tyrannie passées conduirait à une méprise, à une confusion et ce qui est plus grave, à une réduction à une incompréhension de sa nouveauté et à sa banalisation. Résister à appliquer sans recul critique des catégories de la théorie politique devient alors un travail de résistance active.

Les travaux se sont succédés au XXe siècle pour dégager, nommer, décrire, évaluer, la nouveauté du régime de domination totalitaire et ce qu'elle implique pour la philosophie, la politique et les divers domaines du savoir et de l'action (droit). Face aux phénomènes nouveaux, il est nécessaire de trouver des mots, des concepts nouveaux, souci de Montesquieu repris par Hannah Arendt⁵⁶ et d'autres chercheurs en science politique. On pense aux travaux de Hannah Arendt (1951), de Alfred Cobban (1939), de Karl Friedrich et Zbigniv K. Brzezinski (1956) qui ont débattu sur les distinctions entre la tyrannie, la dictature, l'autocratie pour parvenir à définir la spécificité de ce qu'ils ont appelé le « totalitarisme », concept qui a connu de vastes débats⁵⁷. Un tel travail de distinction a des conséquences non seulement sur l'élaboration théorique mais sur les modes, les moyens de domination, d'action et de résistance. Il n'est plus possible d'imaginer la résistance en terme d'assassinat personnalisé, ni le pouvoir en terme d'opération de police, d'assassinat politique de dirigeant⁵⁸. L'exercice est ardu face à la complexité et à la diversité des situations d'oppression. Mario Turchetti, quant à lui, nous rappelle qu'il est important de faire un travail critique sur les oublis de la tradition (notamment de la vieille distinction entre despotisme et tyrannie dans la tradition des Lumières⁵⁹), sur des concepts fourre-tout (ex. dictature), sur l'appauvrissement du vocabulaire politique et juridique qui risque non seulement de ne pouvoir identifier les caractéristiques des formes d'oppression mais aussi celles du droit de résistance⁶⁰. Pour résister, il faut savoir à quoi on résiste⁶¹. Dans les situations contemporaines où les situations sont complexes et souvent indéchiffrables, un tel travail critique contribue à une prise de distance vis-à-vis de simplifications, de passages à l'acte à la violence et à une reconsidération de l'amplitude et de la diversité des moyens de résistance. Face à la violence extrême, c'est un chemin possible pour ruser avec la violence soumise au poids de

destruction de la « guerre totale », plutôt que de l'exercer aveuglément et d'en rester à une logique utilitariste « on ne fait pas une omelette sans casser des œufs ».

En résumé, l'assassinat d'un tyran – tyrannicide – n'est pas du même ordre que l'assassinat de du plus haut gouvernant (Hitler), inventeur d'un régime totalitaire « sans précédent » au XXe siècle (Arendt) dont il n'était pas le seul à exercer le pouvoir. On peut penser que se centrer sur la personne d'Hitler biaise le regard sur la complexité du nouveau pouvoir totalitaire, sur les différents niveaux de responsabilités et leur imbrication⁶². A plusieurs reprises dans son œuvre Arendt insiste sur la distinction à établir entre un régime de tyrannie et l'invention totalitaire. Si nous réduisons l'invention totalitaire à une tyrannie ou à une dictature⁶³, la nouveauté du pouvoir totalitaire et de la violence contemporaine échappe à la connaissance, à l'établissement des responsabilités engagées et aussi à l'évaluation des modes de la résistance. Résister à un tyran ou à un pouvoir totalitaire ce n'est pas la même chose. Personnaliser le pouvoir rassure mais biaise le regard. La stratégie, les modes et les moyens d'action, les théories sont mis au défi de changer pour intégrer la nouvelle situation héritée du XXe siècle. Arendt constate que nos catégories philosophiques, politiques, juridiques, etc. de la tradition (y compris révolutionnaires) sont impuissantes à décrire la nouveauté politique, car « notre héritage n'est précédé d'aucun testament »⁶⁴. Au moment du procès d'Adolf Eichmann, elle souligne, par exemple, l'insuffisance, la perplexité du système juridique pour juger les crimes « sans précédent » au XXe siècle, « différents, politiquement et juridiquement de tous ceux qui les avaient précédés, non seulement dans leur gravité mais aussi dans leur nature même »⁶⁵. Dans *Eichmann à Jerusalem*, elle précise que le crime contre l'humanité est un crime contre le « statut d'être humain » en reprenant une expression du procureur François de Menthon lors du procès d'A. Eichmann. C'est un « viol contre l'ordre de l'humanité » (299) qui ébranle les catégories philosophiques, juridiques de toute la tradition⁶⁶.

On aura compris, qu'il ne s'agit pas ici de faire une apogée de l'assassinat politique pratiquée par des individus, des groupes, certains empires⁶⁷, mais d'interroger la faiblesse voir l'absence de pouvoir d'action de résistance dans la théorie politique et sur le terrain. Le manque de boussole d'une jeunesse, son isolement est à mettre en rapport avec la faiblesse des organisations anti-nazis notamment à cause de la répression mais aussi pour d'autres raisons notamment théoriques de la « crise » de la gauche et des mouvements révolutionnaires dont je ne n'est pas possible de faire l'inventaire ici. Il est cependant possible à propos de la définition du pouvoir, de la politique, d'esquisser une autre perspective du pouvoir, de la notion de régime politique pour envisager « l'affaire Bavaud ».

Les travaux d'Arendt et d'Anders peuvent nous aider à identifier la nouveauté d'un régime politique et retrouver le pouvoir en tant qu'action et à explorer depuis ce lieu des bribes de l'inconscient et de la conscience individuelle de Maurice Bavaud pour tenter de réveiller et d'enrichir ses liens avec ceux d'une perspective de puissance de l'action à opposer à la force. Ces auteurs, ne sont pas restés enfermés dans la définition du pouvoir de domination par la philosophie politique classique. Ils ont tous deux redéfini le travail de résistance et de création politique concernant chaque être humain autonome. Arrêtons-nous aux trajectoires d'exilés, d'apatrides et aux œuvres d'Arendt et d'Anders, parues après la deuxième guerre mondiale qui peuvent illustrer la radicalité du danger que présentait Maurice Bavaud. Avec Walter Benjamin, les philosophes de l'école de Francfort (Adorno, Horkheimer, Marcuse), ils ont cherché les racines de la barbarie du XXe siècle dans la *civilisation elle-même*, une civilisation qui a métamorphosé le rationalisme émancipateur des Lumières en rationalité instrumentale aveugle et dominatrice.

En bref, Arendt et Anders ont saisi des traits fondamentaux, un *noyau dur* présent dans les événements d'Auschwitz et d'Hiroshima et aussi derrière les formes de guerre de 1914-1918, de 1939-1945, les bombardements massifs durant la Seconde Guerre mondiale et les suites de la troisième révolution industrielle globalisée⁶⁸.

Dans *les origines du totalitarisme*⁶⁹, Arendt a démontré que l'invention totalitaire a été celle d'un régime, système politique « sans précédent » dont le principe philosophique a été les « humains

superflus » (*Human superfluity*), et les camps d'extermination, le laboratoire. La superfluité humaine (*human superfluity*) a été précédée, explique-t-elle, par des faits historiques et politiques concrets : « La fabrication massive et démentielle de cadavres est précédée par la préparation historiquement et politiquement intelligible de cadavres vivants »⁷⁰. Avant l'extermination, trois pas politiques ont été franchis, écrit-elle: 1) tuer en l'homme la personne juridique; 2) tuer en l'homme la personne morale ; 3) tuer toute individualité⁷¹. Arendt a réfléchi à partir des laboratoires industriels des camps d'extermination du génocide. Elle en a tiré une philosophie de la politique, du pouvoir qui ne se contente pas comme la philosophie politique dans son courant dominant de considérer le pouvoir d'Etat, de domination, de guerre. Elle décrit deux formes du pouvoir : la domination et l'action, la force et la puissance, qui articulent étroitement la pensée et l'agir. Sur cette base elle a élaboré une philosophie de l'action, de la compréhension, du jugement qui commence à la naissance et finit à la mort.

Anders a réfléchi à partir d'Hiroshima qui a été le fait d'un nouvel impérialisme en recherche d'hégémonie sur la menace de globocide, sur la haine froide bureaucratique-technique qui y conduit. Il a montré comment l'élimination technique de l'humanité est complètement cohérente avec l'apparition de la bombe nucléaire⁷². Il a écrit *L'obsolescence de l'homme*⁷³ pour décrire l'instauration avec la technique d'une philosophie nihiliste, à l'œuvre dans la guerre « totale » (comme Arendt), et aussi dans le travail de production (une véritable ingénierie humaine qui choisifie la vie humaine) en boucle avec la consommation. Devenir obsolète en travaillant et en consommant. Tuer bureaucratiquement sans haine.

La thèse centrale d'Anders peut être résumée en bref. En partant de la honte prométhéenne, il montre le renversement dialectique de la foi inébranlable dans le progrès dominant du XX^e siècle en un nihilisme destructeur. Anders, dans le sillage de Heidegger, (dont il a pris très tôt une distance critique) a une vision sombre du progrès technique. L'obsolescence de l'homme signifie la radicale transformation de « l'âme » de l'homme depuis la deuxième révolution industrielle. L'« obsolescence », mot dont l'origine latine est affichée en allemand (*Obsoletheit, Obsoleszenz*), est d'abord à mettre en rapport avec le fonctionnement et la finalité de la production industrielle (produire pour produire). « Si le soi-disant *progrès* avance à un tel rythme, c'est que l'industrie telle qu'elle est devenue ne poursuit pas d'autre but que de livrer à l'obsolescence aussi vite que possible ses produits déjà vendus afin de garantir ainsi la continuation de sa production »⁷⁴. La technique moderne n'a pas libéré les humains. Elle leur a donné l'illusion d'être devenus des dieux tout-puissants⁷⁵.

Après Auschwitz, un nouveau pas, dit-il, a été franchi avec Hiroshima. Comme Arendt, Anders arrive à la conclusion que la rupture historique n'est pas une rechute dans la barbarie, mais une invention nihiliste du XX^e siècle qui a émergé avec l'articulation entre capitalisme et inventions techniques. L'humanité toute entière est devenue éliminable, obsolète. On assiste à un « cannibalisme post-civilisé ». Il existe un « rapport d'affinité constitutive, matricielle entre les chambres à gaz et la bombe atomique. Dans les deux cas, l'extermination a dépassé le stade de la guerre classique. « Après Hiroshima, la menace d'un *globocide*, d'une apocalypse instantanée, se trouve relayée par celle d'une apocalypse rampante. Dressages, conditionnements, manipulations en tous genres (y compris génétiques), production pour la production incluant la production de l'homme en clientèle et du monde en déchets. Nous sommes jetés, formule utilisée dans deux grands articles des années 1930 : « Une interprétation de l'a posteriori »⁷⁶ et « Pathologie de la liberté. Essai sur la non-identification »⁷⁷] dans un monde lui-même jetable, où nous fonctionnons comme "bergers de l'automation" [...]. »

Si l'on abonde dans la thèse de la nouveauté de l'invention totalitaire et de sa nécessaire distinction d'avec la tyrannie ou la dictature, l'acte de Maurice Bavaux s'est donc inscrit dans le cadre historique d'un nouveau régime, système politique, à ajouter dans la liste de classification des régimes politiques. L'invention totalitaire est caractérisée, selon Arendt et Anders, par une situation-limite de civilisation où le pouvoir d'oppression a radicalement changé de nature, pour devenir un pouvoir de destruction nihiliste mettant en danger la vie humaine sur la planète.

L'acte de Maurice Bavaud replacé dans le cadre de l'invention totalitaire a alors besoin de nouveaux critères, de nouvelles catégories pour être interprété, décrit et même évalué⁷⁸. Maurice Bavaud et les humains du XXe siècle ne se sont pas affrontés à une tyrannie, une dictature, mais à un nouveau type de régime, système politique comme expliquent Arendt et Anders, l'invention totalitaire. Le pouvoir hégémonique nazi est devenu un pouvoir de domination et de guerre totale. C'est un moment historique de *rupture civilisationnelle* bien plus grave pour l'humanité qu'une accapuration du pouvoir par un tyran isolé. Ce fait bouscule radicalement une pensée analogique ou alors une logique causale où s'inscrit notamment la pensée utilitariste (*la fin justifie les moyens*). Les catégories de la tradition ne nous permettent pas de le saisir et d'expliquer, de légitimer des logiques d'actions et nous ne disposons pas encore de catégories nouvelles pour analyser la nouveauté (assassinat, condamnation de tribunaux, intentionalité, évaluation des crimes, etc.).

On peut poser l'hypothèse que c'est peut-être la nouveauté de l'invention totalitaire dont Maurice Bavaud a eu l'intuition plus ou moins claire dans l'air du temps, ce qu'il a pu saisir de manière inconsciente et consciente avec les informations, sa propre expérience de la vie, les outils d'analyse dont il a disposé. Et qu'il a eu le courage personnel et civique d'affronter, même s'il a eu l'illusion de vouloir abattre un tyran, alors qu'il s'agissait d'un pouvoir bien plus tragique dont il ne pouvait percevoir la nouveauté⁷⁹.

5. En quoi Maurice Bavaud est-il un « héros ordinaire » résistant ?

Après ce parcours dans le labyrinthe de la mort et de la disparition, dans l'effacement des corps et de la pensée, et dans l'invention du pouvoir de domination totalitaire, reconsidérons l'action de Maurice Bavaud à la lumière des travaux d'Arendt. En partant d'une approche double du pouvoir d'Arendt – domination, action –, on peut alors considérer Maurice Bavaud comme un « héros ordinaire » dans l'histoire de son temps où il s'affronte au pouvoir totalitaire et non comme un héros guerrier ou alors une victime. On peut en effet considérer l'acte de Maurice Bavaud depuis une philosophie de l'action de la politique s'inventant au XXe, au XXIe siècle dans la résistance au nouveau pouvoir de domination totalitaire et non depuis une perspective de tyrannicide, de guerre et de pouvoir classique de la tradition⁸⁰.

On aura compris que je ne peux abonder dans des interprétations psychologisantes, conduisant non seulement à refuser de considérer Maurice Bavaud comme un héros mais à ne pas identifier quel type de héros il a été et ce contre quoi il a combattu. Ce serait à la fois banaliser la nouveauté de l'invention totalitaire, ignorer la puissance politique et effacer toute place à Maurice Bavaud dans la vie civique.

La tentative d'assassinat d'Hitler par Maurice Bavaud est un acte qui est le fait de quelqu'un de proche, du lieu, du canton de Neuchâtel. Un jeune homme ordinaire pose un acte extraordinaire, qualifié de « terroriste » à l'époque par les nazis et réévalué par la suite par le gouvernement allemand⁸¹ et en partie par le gouvernement suisse. Soulignons son courage de sortir du rang, de prendre le risque de la mort, d'aller jusqu'au bout d'une action, de tenir, de durer (y compris en prison dans des conditions d'isolement). La prudence devant les sources, la complexité, la gravité des faits nous obligent à ne pas nous satisfaire d'une réduction de faits politiques de civilisation aux catégories de la psychologie ou d'autres disciplines du savoir, de faits politiques de l'ordre de la tyrannie, à des faits guerriers au sens classique, dont l'assassinat politique fait partie dans la tradition politique. La question est plus radicale si l'on suit Arendt.

Qu'est-ce qui se joue dans la décision d'agir ou de ne pas agir ? Au premier abord, le fait que l'action de Maurice Bavaud soit présentée comme une action individuelle autoorganisée en fait-elle une action solitaire dans l'histoire humaine ? En quoi une action humaine est-elle toujours collective ? Dans un tel cadre historique, il faudrait analyser les rapports entre l'épaisseur d'un acte solitaire d'un individu qui a grandi dans une diaspora, autoorganisé⁸² et une majorité. Tout d'abord, il y a eu d'autres cas d'engagement individuel comme Goerg Elser, évoqué lors du symposium. Et il y en eu d'autres

connus et inconnus. Il y a eu la résistance allemande et internationale. Ce qui constitue déjà une chaîne d'actions de résistance. L'acte de Maurice Bavaud n'est donc pas solitaire.

Comme le souligne, ensuite dans sa pièce, Rolf Hochhuth, Maurice Bavaud est un « Tell 39 », un héros. Il a expliqué son acte durant l'audience du 19 décembre 1939 où il est condamné à mort par les nazis. Il a agi pour des motifs à la fois *anti-totalitaires* (Hitler, danger pour l'humanité), *religieux* (Hitler, danger pour les Eglises chrétiennes d'Allemagne) et *patriotiques* (Hitler, danger pour l'indépendance de la Suisse). L'historien Klaus Urner⁸³ a contesté l'exemplarité de l'acte et du statut de héros en s'appuyant sur des considérations psychologiques tirées de sources discutables.

Maurice Bavaud n'a pas été considéré comme un combattant ennemi par les nazis, mais nous pouvons le considérer comme un « faiseur de miracle », un « héros ordinaire »⁸⁴ résistant. L'Allemagne qui a intégré Maurice Bavaud dans le musée de la résistance allemande, a qualifié son acte et son courage en terme de résistance. Résistance à la fois transnationale, patriotique et individuelle comme le souligne Hans Saner⁸⁵. La réflexion d'Arendt sur l'héroïsme ordinaire se fait en contrepoint de sa réflexion sur la guerre « totale ». Au pouvoir total elle oppose le redécouverte et la réappropriation de l'action par des héros ordinaires. Pour elle, le courage, qualité du héros, se trouve non tant dans le fait de faire la guerre mais déjà dans le consentement à agir, à parler, à commencer une histoire à soi. Quand le passé n'éclaire plus le présent et l'avenir, quand l'héritage n'est plus un modèle possible, la position de thaumaturge, de faiseur de miracle consiste à commencer quelque chose de neuf dans la totale incertitude. Le héros devient alors acteur et patient courageux. Il agit, il patît (souffre).

La décision d'agir est un appel à ce qu'un sens se dégage, se crée dans le risque de l'action. Le *qui*, qui s'expose est un anti-héros dans le sens de la tradition guerrière de l'héroïsme. Le héros ordinaire accomplit parfois sans le savoir⁸⁶ de l'improbable, de l'imprévisible. Par son action extraordinaire, un mortel acquiert une immortalité civique. Il devient immortel, dans la mesure où son histoire sera racontée en faisant réfléchir. Faire des miracles est l'apanage de tout humain qui prend le risque de s'engager dans l'espace public. Raconter son histoire est la responsabilité de ceux qui restent. Faire des miracles humains, dans un langage anthropologique et politique, c'est le don d'agir pour mettre quelque chose en mouvement, pour commencer quelque chose de neuf. Dans un texte de 1955, Arendt parle du désert et des oasis⁸⁷. On y voit un thaumaturge qui, dans le désert, ne s'adapte pas aux conditions de la vie qui y règne. La souffrance est le signe qu'il est encore en vie⁸⁸. La souffrance est le contraire de l'indifférence décrite par Anders.

Un héros ordinaire se découvre dans l'action qui exige du courage. L'action humaine est aussi qualifiée par Hannah Arendt, dans *Condition de l'homme moderne*, comme un *événement*. Agir, c'est commencer quelque chose de neuf, prendre un risque. L'action est l'exercice de sa liberté dans une chaîne d'actions humaines. Elle est caractérisée par le risque d'apparaître, d'agir et l'infinitude, l'imprévisibilité de l'action. Celui qui commence l'action, ce que l'action va devenir et ce qu'il va devenir, impossible de le prévoir et de le savoir. L'action ne lui appartient plus. Il ne s'appartient plus. Cela, Maurice Bavaud l'a connu. Il en a fait l'expérience⁸⁹. L'acte a été porté par quelqu'un, par un *qui concret, matériel*, un citoyen ordinaire dans un contexte de situation-limite extrême dans l'histoire du XXe siècle. On a vu qu'il était isolé, mais pas seul (pensons à la résistance allemande et internationale anti-nazie).

Nous avons besoin d'une politique de la mortalité et de la limitation humaine disait Cornélius Castoriadis⁹⁰. En effet, la nouveauté du pouvoir totalitaire nous met au défi de reconsidérer la tragédie de la mortalité humaine, non plus seulement depuis la mortalité individuelle mais depuis la possibilité de la disparition du genre humain de la planète (Arendt) et même du globocide (Anders). La double tragédie est le risque du néant, du *Vernichtung* pour le genre humain, pour la planète et une nouvelle politique de la mortalité et de l'autolimitation qui est mise au défi d'intégrer ce fait nouveau. L'action de Maurice Bavaud s'inscrit dans ce contexte où la question est posée par les penseurs anti-nazis du XXe siècle dont Castoriadis, mais elle n'y a pas de réponse certaine. L'incertitude angoissante définit la situation de Maurice Bavaud et la nôtre depuis le XXe siècle et sa longue genèse. Le malaise,

l'inconfort est radical. L'élimination de Hitler aurait-elle empêché la guerre et les camps d'extermination ? La question restera toujours ouverte avec le fait qu'un pouvoir totalitaire ne peut être le fait d'un seul dirigeant et que l'action de résistance ne peut être le geste d'un seul. La pensée dialectique, souligne Lucien Goldmann, nous montre qu'il n'y a pas de problème définitivement résolu. Nous sommes devant le précipice du chaos, devant un danger majeur que ne connaissait ni Aristote, ni Spinoza. Il nous faut le comprendre, le savoir et le vivre.

6. Traduire des silences, des traces, en mesures concrètes aujourd'hui

Avant d'en arriver à la conclusion, des remarques s'imposent sur trois mesures concrètes hormis celle que je viens d'évoquer, que n'ont pas inclu les excuses des autorités suisses actuelles pour les agissements des autorités suisses de l'époque. Partons du constat que les autorités suisses impliquées de l'époque se sont alignées sur le pouvoir nazi⁹¹ Elles n'ont pas rempli leur devoir de protection d'un citoyen suisse. Il faut lire le ton des lettres du père et le ton lapidaire, le rythme des réponses des autorités. Le fait que Maurice Bavaud était fils d'un ouvrier et d'une ménagère n'est pas anodin.

La demande de réhabilitation officielle, morale, non seulement de l'Allemagne, mais de la Suisse exprimée par le frère Adrien de Maurice Bavaud est une demande de réintégration, d'une place officielle d'appartenance politique reconnue à Maurice Bavaud par sa ville, son canton, son pays et aussi l'Europe et même l'humanité. On comprend mieux, la persistance et la radicalité de sa demande. En ce sens, le mea culpa de la Confédération en 1998 et 2008, sous l'impulsion de MM. les Conseillers fédéraux Felber et Couchepin⁹², a été un pas certes important, mais il reste incomplet, pour trois raisons.

La première est une raison technique, juridique qui tient à la souveraineté nationale. Une réhabilitation juridique aurait nécessité une condamnation par un tribunal suisse, ce qui ne pouvait avoir lieu, à moins que la Suisse condamne officiellement le régime nazi pour l'ensemble de ses crimes et prenne des mesures de rétorsion précises liées au cas Bavaud (ici). Rien n'empêchait les autorités suisses de l'époque d'agir à ce niveau. On sait que les autorités allemandes post-nazies ont révisé le jugement en transformant la peine de mort en condamnation à cinq ans de prison en 1955, peine qui a été annulée en 1956 obligeant la République fédérale à verser 40.000 frs. de dédommagement à la famille.

Une raison de *Realpolitik*. La reconnaissance d'une faute professionnelle de la diplomatie suisse et même du Ministère des Affaires étrangères aurait impliqué une condamnation juridique du vivant des auteurs, ce qui n'a pas été fait non plus. Mon collègue Marc Perrenoud a bien rappelé que la diplomatie suisse de l'époque – l'ambassadeur Fröhlicher ouvertement pronazi - n'avait pas tout tenté pour sauver Maurice Bavaud. L'ambassadeur n'a pas visité Maurice Bavaud en prison. Le Ministre des Affaires étrangères Guiseppa Motta, et le Conseil fédéral, pourtant sollicités à plusieurs reprises par le père de Maurice Bavaud, ont refusé d'engager un plan d'échange de prisonniers comme cela a été fait pour d'autres condamnés⁹³.

Combien il est touchant de lire les mots d'Alfred Bavaud disant aux autorités fédérales qu'il fait tout ce qu'il peut, car c'est le devoir d'un père de protéger ses enfants dans le malheur. Le devoir de protection dont il parle est d'ordre privé. Le cas de Maurice Bavaud impliquait aussi un devoir de protection public. Tout gouvernement a un devoir politique de protection de ses citoyens. Dans les années 1980, même le dictateur Mobutu a protesté quand la Conseillère fédérale Elisabeth Kopp a expulsé un opposant zaïrois, Musey et sa famille dans un avion spécial depuis l'aéroport de Payerne. Qu'est-ce qui empêche le gouvernement suisse de le reconnaître, ne serait-ce qu'en formulant des recommandations publiques qui peuvent être tirées de l'expérience de Maurice Bavaud pour les diplomates et responsables politiques actuels?

Une raison liée à l'accommodation, au consentement au nazisme, voire à la collaboration (degrés et formes divers) à un régime de destruction civilisationnel. L'ambassade n'a pas cherché de certificat de décès. Il a fallu de son père insiste pour que les démarches soient faites et que la famille l'obtienne. Avec le recul historique, nous pouvons dire, que le plus grave de tout est peut-être qu'elle n'a pas fait de démarches pour rapatrier le corps pour qu'il soit enterré à Neuchâtel. Où se trouve le corps décapité de Maurice Bavaud ? Où a-t-il enterré, s'il l'a été ? Aujourd'hui, ne faut-il pas que ces deux questions soient officiellement posées par écrit au gouvernement allemand par les autorités suisses, pour que le monument de la sculptrice Charlotte Lauer érigé le 13 mai 2011 sur les bords du lac de Neuchâtel puisse devenir une tombe et qu'un deuil puisse être fait par sa famille, les citoyens neuchâtelois et suisses et pour qu'un travail de mémoire soit possible de la part des générations qui suivent?

Conclusion

En conclusion, le parcours de l'histoire de Maurice Bavaud crée une sorte de malaise, d'inconfort qui ne tient de loin pas, on l'a vu, à l'échec du projet d'attentat d'Hitler ou encore à la place de la violence dans son projet. Il nous faut explorer ces sensations, ces émotions en nous gardant de jugements rapides, car on peut penser qu'elles sont étroitement liées à un travail de recherche philosophique et politique de *résistance créatrice*.

Nous avons vu ce que peut signifier l'histoire Bavaud dès lors qu'on tente d'y lire des silences, des trous dans les traces, les signes de la grande histoire tragique et de ses impasses. Une des caractéristiques de la tragédie est son absence d'avenir. L'avenir est invisible et invite à une surenchère de tous les usages de la catastrophe eschatologique (religieuses, philosophiques, politiques) qui encourage l'impuissance. La tragédie ne connaît que le présent et l'éternité. Accepter de voir l'action de Maurice Bavaud, à son époque depuis ce que nous vivons aujourd'hui, c'est accepter de s'engager dans l'incertitude tragique du présent, à imaginer, après le XXe siècle ce que l'on peut appeler une politique de l'impossible où nous sommes mis au défi de trouver un chemin possible. C'est s'inscrire dans la finitude et la durée du temps non seulement en tant qu'individu mais en tant que société (durer comme nouvelle forme de radicalité) et de l'espace apatride appelé à devenir espace de citoyenneté par la réappropriation de la politique à l'échelle de la planète. C'est refuser ce que j'appelle depuis plusieurs années une « métaphysique de la catastrophe » conduisant au fatalisme. C'est aussi savoir que le pouvoir n'est jamais le fait d'un seul homme. Dans un monde où on peut penser que le grand horloger dont parlait Leibniz est absent, c'est encore et toujours trouver le courage de se battre. C'est chercher inlassablement à développer une *praxis collective* que j'ai appelé *d'utopie dystopique*. Sans développer une explication sur ce terme ici, en bref, en voici les éléments essentiels. Devant le pire qui est possible, on ne peut plus en rester au simple pari pascalien ou alors à une vision utilitariste du pouvoir. L'histoire n'est pas linéaire. Il nous faut intégrer une critique radicale de la philosophie de l'histoire de Hegel basée sur l'inéluçabilité du progrès, sans basculer dans une philosophie de la nature. Dans une réflexion sur le pouvoir, il nous faut intégrer ce que nous apprend l'histoire du XXe siècle, sa longue genèse et aussi à la fois l'illimité de la violence extrême et l'imprévisibilité de l'agir humain dans la résistance et la création. Inventer aujourd'hui une philosophie de l'auto-limitation à la hauteur des dangers et des défis qu'Aristote appelait prudence (*phronesis*). Sans renoncer à résister, à la puissance d'agir, à la puissance de penser, à la recherche de lucidité renouvelée.

Une brèche de questionnement a été ouverte, parcourue au prix fort par Maurice Bavaud, les résistant.e.s du XXe siècle et des révolutions passées qui l'ont payé de leur vie. Pour que l'histoire de Maurice Bavaud prenne un sens dans la mémoire collective pour l'avenir, il nous reste à parcourir des étapes importantes dans la connaissance et la conscience collective, pour élaborer une critique de l'histoire linéaire, du pouvoir « total », de la crise de l'opposition de l'époque et de la création humaine⁹⁴. Il nous reste à mettre en chantier encore et toujours, inlassablement la recherche pas à pas dans des actes concrets d'une nouvelle philosophie de l'histoire, de la connaissance, de l'autonomie, de l'émancipation, dont l'utopie dystopique positive est une pierre angulaire. L'optimisme pour l'avenir est à ce prix.

Maurice Bavaud a ouvert le chemin dans son époque, avec ce qu'il était, avec ses moyens. Il nous laisse avec nos incertitudes, nos tâtonnements, nos interrogations et nos recherches d'exilés apatrides dans le monde contemporain⁹⁵, sur l'oppression et la résistance, les exigences du pouvoir collectif (auto-gouvernement), la violence et la civilité, et la survie et la création politique dans les conditions qui sont les nôtres aujourd'hui.

Accordons-lui la place parmi nous qu'il mérite pour que nous puissions, imaginer, voir, comprendre, connaître, juger ce qu'il a pu nous montrer depuis son époque tragique du XXe siècle sur l'histoire du XXIe siècle. Si le dénouement de la double tragédie, la sortie d'exil, la perspective d'avenir s'ouvre de manière inattendue, c'est dans le mouvement du cheminement, qu'elle se trouvera une brèche. On peut se demander si le plus dur pour Maurice Bavaud n'a pas été de partir prendre le train à Neuchâtel pour l'Allemagne, de sortir de l'inertie, de commencer à agir. Restera-t-il isolé ? Pour nous, comme pour lui, le chemin du labyrinthe se ferme, s'ouvre, se découvre, s'invente en mettant un pied devant l'autre, en marchant. La création individuelle et collective est incertaine. Maurice Bavaud nous dit qu'il s'agit de résister. Il l'a fait seul et il n'était pas seul. A nous de continuer nombreux.

Genève, juin 2011.

¹ Je me suis expliquée à ce propos dans un texte : Caloz-Tschopp M.C., Mondialisation, développement, résistance. Du rêve utopique à la praxis d'utopie dystopique. Ce texte est en train d'être publié en anglais sous le titre, « Globalization, development, resistance of utopian dreams to the *praxis* of dystopian utopia », in Bagchi Barnita, *The Politics of the Impossible*, ed. SAGE, Delhi, London, Thousand Oaks, chap. XII, 2011.

² Qu'est-ce que connaître ? se demande Castoriadis « Dans le monde de la vie, nous pouvons demander, et nous demandons : pourquoi...? ou : qu'est-ce que...? La réponse est souvent incertaine. Qu'est-ce que cet objet blanc, là-bas? C'est le fils de Cléon, dit Aristote, « ...il se trouve que cet objet blanc soit le fils de Cléon (1) ». Mais nous ne demandons pas ce qu'Aristote demande : qu'est-ce que voir, qu'est-ce que ce que l'on voit, qu'est-ce que celui qui voit? Encore moins : qu'est-ce que cette question même et la question? Dès que nous demandons cela, la contrée change ».

³ Castoriadis C. (1978) : « Préface, in *Les carrefours du labyrinthe*, pp. 7-8, Seuil, Paris.

⁴ « ... les tâches de la philosophie sont plus importantes et plus difficiles que jamais pour cette raison simple : « le matériel, ce qui est à penser, se multiplie et se complexifie constamment, en même temps que les structures héritées de la pensée sont par terre. (...) La philosophie doit penser tout le pensable, autrement dit, tout ce qui se donne dans notre expérience; non seulement le fait qu'il se donne, mais *comment* il se donne. » (Le Monde, 1985).

⁵ Commission indépendante d'experts « Suisse – Seconde Guerre mondiale », *La Suisse, le national-socialisme et la seconde guerre mondiale*, rapport final, Zurich, éd. Pendo, 2002, 569 p. (ISBN 3-85842-602-4).

⁶ Pour une partie de la méthode d'approche de l'histoire de Maurice Bavaud, je m'inspire notamment du travail de l'historien Carlo Ginzburg. Voir notamment, Ginzburg Carlo, *Le Fil et les Traces. Vrai faux, fictif*, Verdier, 2010 ; *Mythes emblèmes traces*, Verdier, 2010.

⁷ Pour une critique du passage du paradigme de l'Histoire à la Nature dans l'analyse des temps présents et des faits sociaux, voir notamment, Riesel René, Semprun Jaime, *Catastrophisme et administration du désastre et soumission durable*, Encyclopédie des nuisances, Paris, 2008 ; Riesel René, *Surveiller et guérir (les moutons) ; l'administration du désastre en action, une étude de cas*, Encyclopédie des nuisances, Paris, 2010 ; Bellochio Piergiorgio, *Nous sommes des zéros satisfaits*, Encyclopédie des nuisances, Paris, 2011.

⁸ J'ai travaillé sur la base de divers documents, sources, matériaux. J'ai vu le long film sur Maurice Bavaud fait par l'historien suisse Nicolas Meienberg et le réalisateur Villi Hermann, *Es ist kalt in Brandenburg*, lu le livre de N. Meienberg, *Maurice Bavaud a voulu tuer Hitler*, Genève, éd. Zoé, lu le dossier de correspondance entre le père de Maurice Bavaud, les autorités fédérales et son fils et j'ai disposé d'informations de la part de la famille Bavaud qui a répondu à mes questions et à celles de l'historien Marc Perrenoud. Qu'ils soient remerciés pour leur disponibilité et leur aide.

⁹ Voir notamment, Caloz-Tschopp Marie-Claire, *Les sans-Etat dans la philosophie d'Hannah Arendt. Les humains superflus, le droit d'avoir des droits et la citoyenneté*, Lausanne, Payot, 2000 ; *Résister en politique, résister en philosophie avec Arendt, Castoriadis et Ivekovic*, Paris, La Dispute, 2008.

¹⁰ Alors qu'il est au secret, qu'il sait qu'il est condamné à mort, voici ce qu'il écrit de Pascal : « Oui, j'étais devenu sceptique, positioniste et la tombe n'était plus pour moi que le néant, le vide affreux dont parle Pascal. L'homme meurt seul, c'est là quelque chose à méditer »,

« Je suis plus que dégoutté de la politique et de la puissance », Lettre de Maurice Bavaud à ses parents, du 5.8.1940. Après il dit qu'il veut se faire Père du St-Esprit et aller dans les Missions s'il s'en sort.

¹¹ Depuis les années 1980, la politique de disparition forcée a été mondialisée par des dictatures du cône sud d'Amérique latine et grâce à la lutte des Femmes de la place de Mai en Argentine ; elles ont inventé une forme d'action en réclamant les corps des disparus. Deux exemples récentes sur la torture, les exécutions sommaires, le non respect des morts, les disparus en Amérique latine. 1) En Argentine, les auteurs d'une opération de vols spéciaux pour jeter des opposants torturés à la mer (dont en 1977, une religieuse française, Léonie Duquet) ; 2) en Uruguay, le Congrès a décidé de ne pas abroger la loi d'impunité (ley de caducidad no. 15.848) empêchant de juger les criminels de la dictature. Depuis quinze ans, chaque 20 mai est organisée une marche silencieuse à la mémoire des disparus de la dictature militaire de 1973-à 1985. Maria Azcurra, une des mères uruguayenne, qui a un fils disparu, a déclaré : « La terreur répandue par la dictature laisse des traces profondes dans les esprits, et perdure bien au-delà de sa chute. C'est toute une ligique de l'amnésie qui est soigneusement entretenue par les élites politiques », *Le Courrier*, 19 mai 2011.

¹² Caloz-Tschopp Marie-Claire, « Philosophie et Migrations », Caloz-Tschopp Marie-Claire, Dasen Pierre, *Mondialisation, migration et droits de l'homme : un nouveau paradigme pour la recherche et la citoyenneté*, Bruxelles, Bruyant, vol. I, 2007, p. 75-171.

¹³ Voir à ce propos, la carte des morts aux frontières de l'Europe de l'association Meugreurop.

¹⁴ Voir à ce propos, Rigaux F., « Aux frontières du droit, de l'aide humanitaire et de la politique », in Caloz-Tschopp Marie-Claire, Clévenot Axel, Tschopp Maria-Pia, *Asile, violence, exclusion en Europe. Histoire, analyse, prospective*, Genève, co-éd. Cahiers de la Section des Sciences de l'Education de l'Université de Genève et Groupe de Genève, *Violence et droit d'asile en Europe*, 1994; Rigaux F., « Introduction au concept d'action humanitaire », in *Cultures et Sociétés*, Université de Strasbourg, no. 16-17, 1983, p. 49-69; Rigaux F., *L'histoire du droit international revue et corrigée par Carl Schmitt*, Université de Louvain, texte transmis par l'auteur.

¹⁵ Voir à ce propos, le film de Maria de Mineiros, *Capitaines d'avril*, 1999.

¹⁶ Le cas de Gorg Elser (1903-1945), menuisier allemand, qui a tenté d'assassiner Hitler a été arrêté et exécuté à Dachau en 1945.

¹⁷ La rose blanche. *Six Allemands contre Hitler*, Paris, Minuit, 1953 (réédition 1988), Scholl Hansel et Sophie, *Lettres et carnets*, Paris, Tallandier, 2008. Voir le film aussi.

¹⁸ Bonhoeffer Dietrich, *Résistance et Soumission. Lettres et notes de captivité*, nombreuses rééditions ; L'éthique, 3^e édition, Genève, Labor et Fides, 1997.

¹⁹ A ce stade, je me risque à souligner un fait. Le choix muri de Maurice Bavaud, son silence et sa détermination indiquent peut-être sa conscience du vertige de l'abîme de la mort inclu dans la logique de l'acte posé. On pense au livre d'Albert Camus, *Les justes* sur les anarchistes russes qui ont organisé un attentat contre le tsar.

²⁰ Voir à ce propos, par exemple, le débat entre Léo Strauss et Alexandre Kojève entre 1932 et 1965. Strauss Léo, Kojève Alexandre, *De la Tyrannie*, Paris, Gallimard, 1997.

²¹ Voir notamment à ce propos, Dubuis Etienne, *L'assassinat de dirigeants étrangers par les Etats-Unis*, Paris, Fayard, 2011.

²² Voir notamment, Caloz-Tschopp Marie-Claire, « Hannah Arendt, le fil rompu entre violence et révolution au XXe siècle », Colloque d'histoire contemporaine, Université de Lausanne, in Stefanie Prezioso, David Chevrolet (éds), *L'heure des brasiers. Violence et révolution au 20e siècle*, Lausanne, Edition d'En Bas, 2011.

²³ Goldmann Lucien, « « La vie sociale : justice, force, richesse » (chap. 14 sur Pascal), *Le dieu caché*, Paris, Telgallimard, 1959, p. 304-314.

²⁴ Héritier Françoise, *De la violence I et II*, Paris, Odile Jacob, 1996, 1999 ; Balibar Etienne, *Violence et civilité*, Paris, Galilée, 2010 ; Terray Emmanuel, *Combats avec Méduse*, Paris, Galilée, 2011 ; Audoin-Rouzeau Stéphane et Becker Annette, *14-18, retrouver la guerre*, Paris, Folio-histoire, 2000 ; Vignar Maren et Marcelo, *Exil et torture*, Paris, Denoël, 1985 ; Puget Janine et al., *Violence d'Etat et psychanalyse*, Paris, Dunod, 1989, Traverso Enzo, *L'histoire comme champ de bataille. Interpréter les violences du XXe siècle*, Paris, La Découverte, 2011.

²⁵ Pensons aux millions de soldats et aussi aux organisations politiques et syndicales du mouvement ouvrier qui ont cédé au nationalisme.

²⁶ « Aucun châtement n'a jamais eu le pouvoir d'empêcher d'autres crimes. Au contraire, quel que soit le châtement, tout crime commis une première fois a plus de chances de réapparaître qu'il n'avait d'apparaître au

départ. (...) L'explosion démographique de notre époque coïncide avec la découverte de techniques qui, grâce à l'automatisation, rendront « superflue », ne serait-ce que sur le plan du travail, une grande partie de la population. Cette effarante coïncidence pourrait entraîner la « solution » de ce double « problème » par l'utilisation d'armes nucléaires auprès desquelles les chambres à gaz de Hitler n'étaient que des jeux d'enfants. Cela seul devrait suffire à nous faire trembler. Un acte sans précédent peut donc constituer un précédent pour l'avenir. », Arendt Hannah, *Eichmann à Jérusalem. Rapport sur la banalité du mal*, Paris, Gallimard, 1963, p. 300.

²⁷ Voir par exemple à ce propos, Gerschel Fabrice, « Pourquoi les marchés financiers n'ont-ils rien vu à Fukushima ? », *Le Monde*, 4 mai 2011.

²⁸ Le qualificatif est emprunté à l'historien Eric J. Hobsbaum, *L'âge des extrêmes. Histoire du court XXe siècle*, Paris, éd. Complexe, Monde diplomatique, 1994.

²⁹ Voir à ce propos le texte de l'historien Marc Perrenoud.

³⁰ Traverso Enzo, *L'histoire déchirée. Essai sur Auschwitz et les intellectuels*, Paris, Cerf, 1997.

³¹ Voir, Arendt Hannah, *La vie de l'esprit. La pensée*, Paris, PUF, 1971, p. 223 et suivantes.

³² La Suisse n'a pas participé aux trois grandes guerres européennes de la fin du 19^e et du 20^e siècle. Elle n'est donc pas été mise directement au défi de se confronter à la trilogie évoquée par Stéphane Audoin-Rouzeau et Annette Becker – violence, croisade (colonialisme, impérialisme), deuil – quand ils posent l'exigence « 14-18 – retrouver la guerre », qu'ils s'interrogent sur le consentement de millions d'Européens, à l'acceptation de la violence de guerre, au travail de deuil. Les historiens estiment que « deux-tiers, voire trois quarts de la société français ont été touchés très directement ou non par le deuil ou plus exactement par les deuils », Voir 14-18, retrouver la guerre, Paris, Folio histoire, 2000, p. 20-21). La Suisse n'a pas eu de colonie, mais elle a participé à l'aventure coloniale. Il n'y a pas eu de champs de bataille et de morts dans les tranchées en Suisse, vu le rôle spécifique de la Suisse durant ces guerres (intérêts économiques, diplomatie, commerce), mais cela éloigne-t-il la Suisse et les suisses de tout travail sur le consentement des européens et tout travail de deuil ? Ces questions sont ouvertes.

³³ Le dossier de Maurice Bavaud donne de précieuses indications. Voir aussi, Comité Maurice Bavaud, *1916 Neuchâtel – 1941 Berlin-Plötzensee, Documentation pour le 60^e anniversaire de sa mort*, Berne, 2001.

³⁴ « Si j'ai narré tout au long de mes aventures, c'est qu'elles sont typiques de l'espèce d'humanité à laquelle j'appartiens : les exilés, les persécutés, les traqués de l'Europe ; les milliers et les millions qui, à cause de leur race, de leur nationalité ou de leurs croyances, sont devenus la lie de la terre. Les pensées, les craintes, les espoirs, même les contradictions et les incongruités du « je » de ce récit, sont les pensées, les craintes, les espoirs et surtout le désespoir dévorant d'un pourcentage considérable de la population européenne », Arthur Koestler, *La lie de la terre*, Paris, Calmann-Lévy, 2011 (1941), p. 406.

³⁵ Voir à ce propos, le numéro spécial de la revue *Critique* no. 769-770, *Sur les traces de Carlo Ginzburg*, juin-juillet 2011.

³⁶ Urner Klaus, *Der Schweizer Hitler-Attentäter*, Frauenfeld, 1980.

³⁷ Rappelons que les juges du Tribunal de Nüremberg ont ordonné qu'après la pendaison des dix plus hauts dignitaires nazis, en 1946, leurs corps soient incinérés et les cendres dispersés dans la campagne bavaroise en un lieu non spécifié.

³⁸ Rappelons que pour les Juifs et les Tsiganes exterminés dans les camps il n'y avait même pas de certificat de décès.

³⁹ Apressian V., « les enfants du chemin noir », Ehrenbourg Ilya, Grossman Vassili, *Le livre noir. Textes et témoignages*, Paris, Solin-Acties Sud, 1995, p. 904-911.

⁴⁰ Notons que pour un auteur tunisien, le corps, « le cri » est l'origine de l'invention du droit. Voir Ben Achour Yadh, *La deuxième Fatiha. L'islam et la pensée des droits de l'homme*, Paris, PUF, 2011.

⁴¹ Plus tard, la lutte inlassable des mères de la place de mai en Argentine qui exigeaient le corps des 30.000 disparus, les descendants des morts de la guerre d'Espagne, notamment nous ont aussi rappelé cela.

⁴² Voir à ce propos, Klemperer Victor, *LTI. La langue du IIIe Reich*, Paris, Pocket, Albin Michel, 1975.

⁴³ A la hache et non à la guillotine dans les prisons de Munich.

⁴⁴ Notons en passant que Hitler craignait particulièrement les attentats de combattants isolés, donc sa crainte même aurait dû le conduire à un respect de l'ennemi.

⁴⁵ Arendt Hannah, *La vie de l'esprit. La pensée*, Paris, PUF, 1981.

⁴⁶ Anders part du mécanisme central de la haine : « Je hais, donc je suis, ou plus exactement : donc je suis moi, ou finalement : donc je suis quelqu'un. » En d'autres termes : la haine apparaît constitutive du moi par négation

et destruction de l'autre. La représentation intentionnelle s'accompagne encore de la perception du rapport à l'autre par la conscience à ce niveau. Dans la haine froide, technique, bureaucratique, l'intention, l'identification ne sont plus nécessaires. Le bourreau devient un rouage. Il suffit qu'il organise la production de cadavres.

Sous le signe philosophique de l'obsolescence de l'homme qui caractérise la troisième révolution industrielle pour Anders, la méchanceté intentionnelle de la haine disparaît. Elle n'a plus sa raison d'être. Dans des conditions matérielles nouvelles, la haine se transforme. Elle se développe « à l'égard d'autres jamais rencontrés », le sentiment devient superflu. (Anders Günther, *La haine*, Paris, Rivages poche, p. 58 à 98). Les champs de bataille ont disparu. Les technocrates qui ont remplacé les guerriers ont « cessé de haïr leurs ennemis », les victimes d'Hiroshima ne peuvent plus haïr leurs bourreaux. La proximité du vrai combat exige la haine. « Plus l'ennemi est éloigné, plus difficile et plus improbable devient la naissance *naturelle* de la haine. ». Les combats ont lieu à trop grande distance, sans confrontation directe, ils se transforment en *travail*, en travail à la chaîne. Ils *produisent*... « les millions de cadavres et les déserts ». La guerre est un travail qui « produit ». Les émotions dépendent « des situations historiques et de l'appareillage technique surtout ». Anders donne l'exemple des tirs de canon à longue portée, des pilotes qui bombardent, des mitrailleurs de 1916, qui « travaillent ». « Dans cette situation compliquée, la haine chaude ne pouvait pas naître... La fin des combats et la fin du travail où les humains sont directement impliqués, donc qui ont un sens, a disparu.

Les activités de demain, écrit Anders, se feront à partir d'un simple déclic, à des distances planétaires. « L'anéantissement. Ce qui s'applique aujourd'hui est un *numerus clausus* pour les individus qui, à des milliers de kilomètres du lieu du désastre, s'emploieront dans le meilleur des cas (pour autant qu'ils restent en vie) à se laver les mains dans l'innocence, donc à rester sans la moindre haine ; pendant que les instruments pilotés par des instruments se donneront carrière, fidèles au devoir, pour éradiquer la vie des millions de fois sans se douter de rien. La plupart des gens, ne savent rien du tout (« savoir » au sens de « se représenter ») et ils n'ont pas non plus besoin de savoir ce qui se produit là, par exemple, la réduction de millions d'individus en cendres radioactives, opération qu'ils exécutent aux antipodes sur un continent inconnu d'eux. Et même s'ils le souhaitaient, ils ne pourraient ni se représenter les effets, ni les reconnaître, ni une fois ceux-ci advenus, s'en souvenir ou les regretter ou les réparer. Car les effets sont supraliminaires (*überschwellig*). Qui, dans ces conditions, est censé encore haïr ? Qui aurait besoin du désir de combattre, ou qui aurait la faculté de haïr ? Ou faudrait-il peut-être que la haine soit aussi fournie par les outils ? S'il en existe qui, comme l'affirment des esprits incapables de penser, peuvent penser, pourquoi d'autres appareils n'apprendraient-ils pas à sentir ? »... ou à haïr ?

Plus loin dans le même texte, Anders souligne l'effacement entre le champ de bataille et son chez soi où l'on travaille à distance, de la frontière entre civils et militaires, entre villes et campagne. Les militaires deviennent des « travailleurs » qui font un travail automatique. Chacun à sa place peut tuer quelqu'un ou être tué à distance. « C'est justement l'absence de haine du côté des instruments, leur incapacité à haïr, oui, c'est justement cette carence qui causera notre perte ». Pour autant qu'il y avait possibilité de haïr, il y avait possibilité de rester humains. « La fin de la haine pourrait bien signaler la fin de l'humanité, parce que maintenant ce ne sont plus nous les hommes qui combattons les hommes ; et que ce ne sont plus des hommes par lesquels nous sommes combattus, nous les hommes »

Avec la troisième révolution industrielle, les machines constituées en réseaux, puis en méga-machines mondialisées, exercent leur pression sur les passions humaines, les effacent. « Les racines biologiques, psychologiques, existentielles et politiques de la haine se voient alors retournées en l'air par le spectre d'un état de guerre potentiellement planétaire, qui engendre simultanément *l'indifférence* : c'est que, automatiquement, des déclencheurs déclenchent le déclenchement des déclencheurs et on ne peut en même temps appuyer sur le bouton et grincer des dents » (Ivernel Philippe, « Introduction », Anders Günther, *La Haine*, Rivages-poches, Paris, 2009, p. 26).

⁴⁷ Il faudrait redéfinir le concept d'intentionnalité notamment, à partir de la neutralité morale des bureaucrates et des soldats, à partir de *Off limits of conscience*, de la haine froide.

⁴⁸ Arendt Hannah, *Eichmann à Jérusalem. Rapport sur la banalité du mal*, Paris, Seuil, 1963.

⁴⁹ L'analyse détaillée de son cas permet de douter de son affirmation.

⁵⁰ Voir à ce propos, Caloz-Tschopp Marie-Claire, « La compréhension, acte de résistance pour élaborer le traumatisme », *Les sans-Etat dans la philosophie d'Hannah Arendt. Les humains superflus, le droit d'avoir des droits et la citoyenneté*, Lausanne, éd. Payot, 2000, p. 396-402.

⁵¹ Caloz-Tschopp Marie-Claire, (dir.), *Colère, Courage et Création politique. La théorie politique en action*, (7 volumes), Paris, l'Harmattan, 2011.

⁵² On pense à la différence de lucidité, d'attitude entre deux philosophes, Denis de Rougemont et Sartre dans la perception et l'évaluation du nazisme.

⁵³ Le mot vient du grec *turannos*, maître, dominateur, avec le suffixe *-cide*, du latin *caedere*, tuer. Un tyranicide

est l'action de tuer, le meurtre ou l'assassinat d'un tyran ou d'un despote réalisé en dehors de toute procédure légitime. Pour certains partisans de la liberté et de la démocratie, le tyrannicide est considéré comme l'une des formes légitimes de la résistance à l'oppression. Dans la cité démocratique d'Athènes de la Grèce Antique, le tyrannicide était considéré comme un véritable devoir civique. Le Grec Démosthène (384-322 av JC) en faisait le modèle du parfait dévouement démocratique. Dans l'Antiquité romaine, Cicéron (106-43 av JC) utilisa cet argument pour justifier l'assassinat de Jules César qu'il considérait comme l'acte « le plus glorieux, le plus louable pour la mémoire éternelle de l'homme » (Seconde Philippique). Le concept de tyrannicide se retrouve également dans des doctrines révolutionnaires pour justifier la condamnation et l'exécution d'un roi ou pour faire de l'insurrection contre un tyran, quel qu'il soit, un droit et même un devoir pour tout citoyen (Déclaration des Droits de l'Homme et du Citoyen de 1789 et de 1793). Voir Toupictionnaire, tyrannicide, Internet.

⁵⁴ Un tel critère qui définit la tyrannie est problématique pour un fait précis concernant Hitler qui est arrivé au pouvoir par la votation (d'un système certes où les opposants avaient été éliminés ou avaient fui).

⁵⁵ De ce point de vue, assassiner Hitler aurait-il réussi mettre fin au pouvoir totalitaire ? Maurice Bavaud et les organisateurs d'attentat contre Hitler en avaient la conviction. On peut douter de leur croyance.

⁵⁶ Amiel Anne, « Hannah Arendt, lectrice de Montesquieu, *Revue Montesquieu*, no. 3, 1999, p. 119-138.

⁵⁷ Voir notamment, Traverso Enzo, *Le totalitarisme. Le XXe siècle en débat*, Pris, Seuil, essais, 2001.

⁵⁸ C'est en terme d'opération de police que plusieurs juristes de droit international ont qualifié l'assassinat de Ben Laden. « - Ben Laden aurait dû être arrêté ? - Ce sont les règles élémentaires de l'état de droit. On sait maintenant que les quatre seules personnes armées présentes dans la maison du leader d'Al-Quaida ont été rapidement neutralisées et qu'à l'intérieur, il ne restait plus que les femmes, les enfants et un Ben Laden sans armes. Il ne s'agit donc pas d'une action de guerre mais d'une exécution extrajudiciaire », Dick Marty, « Les demi-vérités sont les pires des mensonges », *Campus*, no. 104, Université de Genève, 2011.

⁵⁹ Qui conduit à hiérarchiser les peines appliquées (expulsion du pouvoir, exil, prison, peine de mort). Une telle confusion précise Mario Turchetti conduit à une confusion « vitale » qui met en jeu la vie et la mort et efface d'autres formes de limitations drastiques du pouvoir du despote.

⁶⁰ Rials Stéphane, *Oppressions et Résistances*, Paris, PUF, Quatrigue, 2008 ; Miqueu Christophe, « Difficile résistance », *La vie des idées*, 6.11.2008. Voir site Internet.

⁶¹ Turchetti Mario, « Droit de résistance, à quoi ? » *Revue historique* vol. 4, no. 640, 2005, p. 831-876 ; <http://www.cairn.info/revue-historique-2006-4-page-831.htm>

⁶² Voir par exemple comment raisonne le philosophe Jaspers à ce propos. Jaspers Karl, *La culpabilité allemande*, Paris, Minuit, 1990.

⁶³ Dans le monde contemporain, citons, Schmitt Carl, *La dictature*, Paris, Seuil, 2000.

⁶⁴ Arendt Hannah, *La crise de la culture*, Paris, Idées/Gallimard, 1972. Voir en particulier la préface de ce livre.

⁶⁵ Arendt Hannah, *Hannah, Eichmann à Jérusalem. Rapport sur la banalité du mal*, Paris, Gallimard, 1963, p. 294.

⁶⁶ On verra avec Anders, comment avec l'indifférence la notion de haine et par analogie d'intentionnalité en sortent radicalement transformées.

⁶⁷ Voir notamment à ce propos, Dubuis Etienne, *L'assassinat de dirigeants étrangers par les Etats-Unis*, Paris, Fayard, 2011.

⁶⁸ Les phénomènes qu'ils observent ne se terminent pas avec l'échec des nazis et la fin de la Seconde Guerre mondiale. Le noyau dur caractérise la dynamique de la transformation du pouvoir et de la guerre en cours avec la troisième révolution industrielle et de la technique, écrit Anders. Le tribunal de Nuremberg a condamné des responsables nazis. Il n'y a pas eu de tribunal pour les gagnants responsables d'Hiroshima (nouvel impérialisme post 1945). Aujourd'hui, nous pourrions ajouter, qu'il n'y a pas de tribunal pour juger les criminels de la finance, par exemple.

⁶⁹ Arendt Hannah, *Les origines du totalitarisme*, 3 volumes, Paris, points-seuil, 1972.

⁷⁰ Arendt Hannah, *Les origines du totalitarisme, La société totalitaire*, vol. III, Paris, Point-essais, 1972, p. 185.

⁷¹ Arendt Hannah, *Les origines du totalitarisme, La société totalitaire*, vol. III, Paris, Point-essais, 1972, p. 190.

⁷² Anders Günther, *La menace nucléaire. Considérations radicales sur l'âge atomique*, Paris, Le Serpent à plumes, (1981), 2006.

⁷³ Anders Günther, *L'obsolescence de l'homme. Sur l'âme à l'époque de la deuxième révolution industrielle*, Paris, éd. de l'encyclopédie des nuisances, 2002.

⁷⁴ Ivernel Philippe, « Introduction », Anders Günther, *La Haine*, Rivages Poche, 2009, p. 18-20.

⁷⁵ Auschwitz et Hiroshima sont un paradigme qui montrent une ontologie négative (obsolescence de l'être), une anthropologie vidée de son objet (primauté des produits sur les humains) et une fin de l'histoire (la disparition est dorénavant inscrite dans la condition humaine). La portée universelle d'Auschwitz – pas uniquement nazie – a été que le processus d'extermination a été étendu à l'échelle de l'humanité par des moyens techniques. Les usines de la mort ont impliqué une déshumanisation des bourreaux et des victimes, simples rouages, objets en appendices d'un appareil bureaucratique-industriel de destruction. Dès lors, dans la guerre au quotidien « tous les humains sont éliminables », Anders, *Die Antiquiertheit des Menschen*, I, p. 242-243.

⁷⁶ Anders Günther, *Recherches philosophiques IV*, 1934-35.

⁷⁷ Anders Günther, *Recherches philosophiques VI*, 1936-1937,

⁷⁸ Je n'entre pas ici dans le débat sur le tyrannicide légitimé par certains auteurs dans la mesure où il vise à remplacer des rois par les Etats généraux (à transformer un régime politique en fait), ni à discuter du fait qu'une action solitaire ou restreinte de lutte contre une oppression radicale peut dégénérer en une nouvelle forme d'oppression si elle n'est pas articulée à des conditions politiques plus élaborée (ex. on pense aux politiques de l'ingérence armée).

⁷⁹ Maurice Bavaud disposait-il de nouvelles catégories pour analyser la situation, où utilisait-il les catégories traditionnelles de compréhension et d'analyse du pouvoir ? La question nous renvoie à la difficulté de percevoir la nouveauté pour tout le monde (tant les théoriciens que les hommes d'action).

⁸⁰ Tant Hannah Arendt que Simone Weil font une critique de la figure du héros guerrier dans l'Illiade. Voir, Arendt Hannah, *Qu'est-ce que la politique ?* Paris, Seuil, 1993 ; Weil Simone, *L'Illiade. Poème du XXI^e siècle*, Paris, Arléa, 2006, p. 127-156.

⁸¹ En 1955, il a été qualifié par le gouvernement allemand de l'époque d'acte préparatoire qui à ce titre n'est pas punissable par la loi.

⁸² D'une part, vivre dans la minorité catholique d'un canton protestant peut favoriser une indépendance d'esprit, un regard, une indépendance et un sens critique en ne craignant pas d'avoir une opinion différente de la majorité de son entourage (ce que souligne par exemple Dick Martin pour sa propre trajectoire). Quant à l'action solitaire, il faudrait que nous soyons informés sur les liens entre Maurice Bavaud et son ami au séminaire breton accusé de complicité et aussi exécuté à Berlin-Plötzensee en 1943. Rappelons qu'après l'arrestation de Maurice Bavaud son ami du séminaire a été recherché activement par la police secrète nazie, l'a arrêté après plusieurs mois de recherche, incarcéré et assassiné. Les informations sur l'accusation proviennent des procès-verbaux d'interrogations sous la torture et posent la crédibilité des sources.

⁸³ Urner K, *Der Schweizer Hitler-Attentäter*, 1980.

⁸⁴ Pour plus de détails à ce propos voir, Caloz-Tschopp Marie-Claire, *Résister en politique, résister en philosophie, avec Arendt, Castoriadis et Ivekovic*, Paris, La Dispute, 2008.

⁸⁵ Fait relevé par Hans Saner. Voir *Le Courrier*, 10 mai 2011.

⁸⁶ Nous n'avons pas forcément une conscience pleine de ce que nous faisons. Pourtant « chaque nouveau commencement est par sa nature même un miracle, tout du moins lorsqu'on le considère et qu'on l'éprouve du point de vue des processus qu'il interrompt nécessairement », écrit encore Arendt Hannah, *Condition de l'homme moderne*, Paris, Agora, 1961, p. 69.

⁸⁷ Arendt Hannah, *Qu'est-ce que la politique ?* Fragment 4, Paris, Seuil, 1993.

⁸⁸ Arendt Hannah, *Qu'est-ce que la politique ?* Paris, Seuil, 1993, p. 186.

⁸⁹ En lisant ces lignes comment ne pas penser au paradoxe de l'acte de Maurice Bavaud pour dégager de ce qui a été appelé son « amateurisme » un sens lié à ce qu'a été son action de héros résistant. Son acte intrigue par le paradoxe qui a existé entre l'objectif d'assassinat politique d'Hitler exigeant un professionnalisme de haut niveau pour déjouer ses services de sécurité et l'organisation individuelle, artisanale, déterminée (choix de l'arme, ne pas avertir la famille, voler 600 fr. pour acheter un pistolet, pas de billet de train, ne pas mettre quelqu'un d'autre dans le coup, etc.), laissant une large place à l'aléatoire dans un acte individuel qui pouvait tout aussi bien échouer que réussir. On ne peut pas ne pas penser qu'un militaire se serait organisé autrement. Maurice Bavaud a pris le risque d'agir sans forcément avoir une conscience claire de ce qu'il faisait. Il n'a pas réussi. Il a été arrêté, condamné à mort le 18 décembre 1940, décapité à 25 ans par les nazis le 13 mai 1941, après 30 mois de mise au secret dans l'isolement complet. C'était le fils d'Alfred, employé postal et d'Hélène Steiner, mère au foyer, dans une famille de sept enfants dans le canton de Neuchâtel. Ce n'était pas un « terroriste » professionnel (accusation des nazis), ni un messianiste d'une tradition mystique révolutionnaire (« Pour compléter ce qui précède, je préciserai que ses conceptions en matière politique n'étaient pas celles d'un socialiste révolutionnaire ou communiste », Lettre Alfred Bavaud au Département politique, Berne, 16.1.1939)

ou même religieuse. Traiter l'homme « d'illuminé » ne résout donc pas non plus le paradoxe. En suivant les travaux d'Arendt sur la philosophie de l'action et l'héroïsme ordinaire, on pourrait l'interpréter comme une sorte de pari de l'aléatoire absolu face à un pouvoir absolu. Poser l'absolu contre l'absolu donne une chance au pari de l'aléatoire du devenir imprévisible de l'action qui ne lui appartenait pas et qui ne lui appartient pas plus aujourd'hui. Face à la puissance absolue, la chance se trouve dans l'imprévisibilité, le risque du commencement et la maladresse... On le sait avec Kafka.

⁹⁰ Voir Escobar Enrique, « Avant-propos », Knox Bernard, Weil Simone, *L'Illiade. Poème du XXI^e siècle*, Paris, Arléa, 2006, p. 5-19.

⁹¹ Les scènes de l'ambassade de Berlin du film de N. Maienberg sont choquantes, mais l'étaient-elles pour tout le monde à l'époque et même aujourd'hui ?

⁹² Voici la réponse formulée à un journaliste qui s'est occupé de l'affaire Bavaud, par Micheline Calmy-Rey, Présidente de la Confédération le 17 mai 2011 : « Ces dernières années, le Conseil fédéral s'est exprimé au sujet de Monsieur Maurice Bavaud. On peut notamment citer l'hommage rendu par Monsieur le Conseiller fédéral Pascal Couchepin, alors Président de la Confédération, le 7 novembre 2008, à l'occasion du septantième anniversaire de la tentative de Monsieur Bavaud. On peut lire dans sa déclaration: « Avec le recul, on peut dire aujourd'hui que les autorités suisses de l'époque, qui avaient renoncé à intervenir auprès des autorités allemandes, ne se sont pas suffisamment engagées en faveur du condamné ».

⁹³ Elle a même fait plus selon un témoignage. Selon un membre de la famille Bavaud, elle a fait traîner les choses, a désinformé, a menti au père de Maurice Bavaud qui demandé avec insistance une aide aux autorités suisses. Sans compter que la police fédérale a fait pression sur la famille pour qu'elle se taise.

⁹⁴ Je pense ici aux travaux de Cornélius Castoriadis sur la création humaine.

⁹⁵ « Serions-nous tous des exilés dans le monde contemporain » est la question de départ du Programme du Collège international de philosophie (CIPh), Paris, que je dirige entre 2010-2016. Il est intitulé : Exil, création philosophique et politique. Philosophie et Citoyenneté contemporaine. Voir le site du Programme, exil-ciph.com